

Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° 711 – Jeudi 1er juin 2017 – 01 h 47 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

Sommaire

Antisémitisme ordinaire
par Agnès Aflalo

Diana, la femme qui s'était trompée de vie
par Gérard Miller

Jeanne et Brunhilde
par Pauline Prost

LECTURES

Pourquoi les pauvres votent à droite
Une lecture de Stéphanie Morel

CRISIS IN VENEZUELA

Amilcar Gómez, Juan Luis Delmont
Carlos Márquez, La dama que quería un padre muerto
Ronald Portillo, La pendiente perversa del chavismo

Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



Gerardo Arenas, Santiago Castellanos, María Laura Tkach,
Gabriel Roel
Comunicado de la FAPOL

SEgni DEI TEMPI IN ITALIA

Enzo Bonaventura e la psicoanalisi
Domenico Cosenza
Enzo Bonaventura et la psychanalyse

CORRESPONDANCE

La rédaction a décidé de mettre fin au débat ouvert dans nos colonnes par l'éditorial de J.-A. Miller dans le n°1 de la movida Zadig en publiant les trois textes suivants de Massimo Recalcati, Marco Focchi et Fernando de Amorim

A Library for Heretics

by Jam



Jacques-Alain Miller, Érasme, « a certain chic »

Antisémitisme ordinaire

par Agnès Aflalo

L'antisémitisme extraordinaire est bien connu. Il a produit la Shoah. Mais l'antisémitisme ordinaire est souvent inaperçu. Le premier faisait croire à une frontière étanche entre les partis d'extrême droite et la démocratie. Mais le second démontre que cette frontière n'existe pas. En effet, depuis que la langue se fait complice de la dédiabolisation du fascisme, elle échoue sur le rivage d'une haine commune, antisémite entre autres. L'antisémitisme banalisé s'invite partout, frappe laïcs et croyants, intellectuels de droite et de gauche. Et l'École de Lacan n'est pas épargnée. Avançons l'idée selon laquelle la structure du sujet de l'inconscient peut rendre compte de ces phénomènes.

La haine de ce qui n'a pas de nom

Le conflit israélo-palestinien a longtemps nourri un antisémitisme latent. Il est devenu patent en France, il y a dix ans, avec l'assassinat d'Ilan Halimi. Depuis lors, les actes antisémites se multiplient. Et les discours xénophobes défilent à visage découvert dans les rues de province et de la capitale. La relative indifférence des intellectuels surprend. Trop peu parlent et, parmi eux, beaucoup sont inaudibles. On peut se demander pourquoi. Avançons l'idée que les intellectuels sont, comme chacun, traversés par une haine méconnue d'eux-mêmes. Si l'on accepte l'idée que l'antisémitisme est un des noms de la haine de soi inconsciente, on constate alors que ce sentiment n'épargne personne. Juif ou non, chacun est concerné. Car la haine de soi, plus ou moins intense selon les moments, déchire chacun.

En effet, la haine vise le cœur de notre être, qui n'a pas de nom. Cet innommable est comme le dieu d'Israël, impossible à prononcer. L'impossible ne tient pas seulement au fait que le mot qui le désigne ou l'image qui le représente manqueraient. Il tient surtout au fait que Dieu est innommable. C'est là une source non négligeable de l'antisémitisme. La haine ne cessse pas de vouloir écrire le nom de l'innommable avec les lettres du mot juif. Or, les lettres qui bordent le cœur de l'être – *Kern unseres Wesen*, dit Freud – n'écrivent aucun mot. Elles font seulement un littoral au flot du discours courant. Mais, il arrive parfois que ce discours concentre l'antisémitisme ordinaire au point de le faire virer de bord. Alors, pendant un temps qui peut embraser le monde, le mot juif nomme le noyau innommable de l'être et la tendance à l'anéantir triomphe. Puis, l'innommable reprend ses droits dans la structure. Le racisme et l'antisémitisme redeviennent alors ordinaires. C'est pourquoi, selon le temps chronologique et l'espace géographique, le mot juif fait série avec celui d'autres hérétiques comme huguenots et cathares, maures, sarrasins et autres musulmans, etc.

Faire une place à cet innommable, c'est aussi faire une place à l'impossibilité de dire les penchants divins et démoniaques qui habitent chacun. Mais refuser cet innommable, c'est *ipso facto* le transformer en haine de soi et la rejeter sur l'autre. Elle devient alors haine de l'autre et de ses différences : la différence sexuelle, mais aussi le mode de vie, la langue, la couleur de peau, le jour où prier le seigneur, le milieu social, etc. Par opposition, la « vraie » religion, la catholique, tend à transformer cette haine en amour du prochain. Autre écueil majeur. L'aversion de la soumission à ce qui n'a pas de nom varie avec chaque monothéisme. Les juifs n'échappent donc pas à l'antisémitisme. La haine de ce qui n'a pas de nom habite tous les racismes en général et l'antisémitisme en particulier.

Dupes de l'inconscient

On peut repérer trois formes d'antisémitisme ordinaire assez bien réparties entre les tenants du monothéisme, et au-delà. Il y a d'abord la haine d'Israël qui peut aussi prendre le masque d'une indifférence. Ici, le juif haï est celui qui ne connaît plus l'exil. Comme si la géographie pouvait abolir l'espace inconscient où réside l'exil de soi. Ce prétexte autorise à se dire antisioniste et relègue au second plan un antisémitisme insu ou inavoué. Il rejette aussi la Shoah qui précède la création de l'État hébreu.

Ajoutons deux autres formes d'antisémitisme ordinaire. L'une nie le juif comme différent et accentue plutôt le « tout le monde est pareil », juifs ou non-juifs. Ce discours aux intentions égalitaires visent à faire disparaître les différences de chacun. C'est le régime du « tous égaux sans exception ». *Exit* la satisfaction propre à chacun. *Exit* la satisfaction du chef qui dirige l'ensemble « des égaux ». Ce discours est plus fréquent à gauche. Plus le refus de l'innommable devient consistant, plus la haine de soi se pétrifie et plus la gauche vire à l'extrême. On peut le constater en France et bien au-delà.

L'autre forme d'antisémitisme, plus fréquente à droite, accentue, quant à elle, la différence, au point de faire de la relation au maître divin le trait d'exception le plus précieux. Cette façon d'imposer sa différence est compatible avec un « tous égaux sauf moi ». Il s'agit de cultiver le régime d'exception qui accentue l'idée d'être « le seul à... » et qui rejette tous les autres différents. *Exit* la langue de l'Autre, des autres. Plus l'élu s'affirme et plus le bouc émissaire se rapproche.

Les partis des extrêmes sont racistes et antisémites. Mais quelle que soit sa forme, l'antisémitisme est fondé sur l'idée que le juif saurait y faire avec l'argent si bien qu'il ne pâtit plus de la déchirure inconsciente. Mais c'est oublier que Marx fait de l'argent le fétichisme universel. C'est dire que, quel que soit son usage particulier, l'argent rejette la singularité de la satisfaction innommable du sujet. Il est donc vain de croire qu'il est le remède à l'exil intérieur. L'éthique ne s'achète pas. Mais c'est aussi oublier que, depuis Lacan, le discours capitaliste est aussi le discours de l'inconscient. Chacun est donc responsable.

Ce que refuse l'antisémitisme, c'est l'idée que l'innommable nous rende autre à nous-mêmes. Car la différence qui importe n'est pas de un avec tous. Elle est d'abord d'avec soi-même. La haine de soi et la haine de l'autre sont l'envers et l'endroit de la même médaille qui hante la division du sujet de l'inconscient. Elle enserre à notre insu notre propre méchanceté jamais tenue en laisse. La position de la belle âme et son refus de l'Autre, de l'hypothèse de l'inconscient, est donc une impasse assurée. En effet, si les guerres sont toujours des guerres de religion, c'est que religion et névrose ne cessent pas de vouloir écrire la croyance à l'innommable qui nous habite avec les lettres de feu de la logique totalitaire. L'universel prosélyte fait consister l'exception qui ne l'est pas.

Le dernier mot revient toujours à l'inconscient. Il exile le sujet hors de lui-même. Il ignore le temps de l'horloge et son espace élastique rend proche, tout à coup, ce que l'on croyait si lointain. Entre le flot de la langue et le roc de l'innommable aucune frontière ne peut tenir. *L'extimité*, éclairée par Jacques-Alain Miller, le montre : la seule ligne de démarcation qui sépare le sujet d'avec l'ennemi intime est faite de lettres inconscientes à désactiver, à condition de se faire dupe de l'inconscient. C'est pourquoi, nous n'avons pas d'autre choix que de subir la logique totalitaire du symptôme inconscient ou d'affronter la singularité d'une jouissance ignorée et sans nom. À l'École de Lacan, où Dieu est inconscient, cela peut être une chance de se faire *heretic* de la bonne façon.

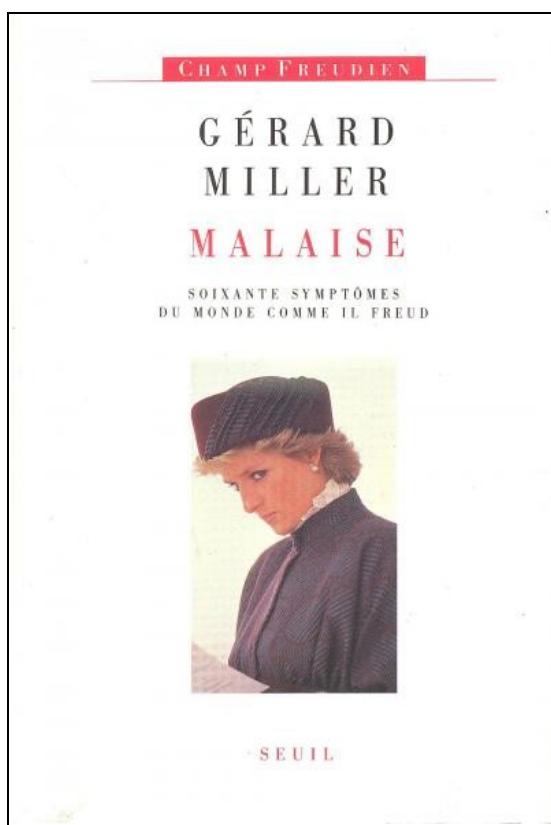
Diana, la femme qui s'était trompée de vie

par Gérard Miller

Gérard Miller est actuellement en montage du prochain film qu'il réalise avec Anaïs Fauillette pour France 3.

Il nous explique ici ce projet.

En 1992, soit cinq ans avant la mort de Diana, j'ai publié aux éditions du Seuil un livre intitulé *Malaise*. En couverture, on y voyait le visage discrètement crucifié de la princesse, photographiée pour le dixième anniversaire de son mariage. La jeune femme âgée d'à peine 30 ans, loin de se réjouir, voire même de sourire, semblait porter le deuil. Le deuil de sa propre existence.



À l'époque, personne n'imaginait bien sûr que tout se terminerait pour elle quelques années plus tard, dans un tunnel, près du pont de l'Alma, mais dès ce moment-là, cependant, mon opinion était faite : Diana s'était trompé de vie et ce qu'elle endurait alors à la Cour d'Angleterre pouvait être nommé sans exagération — un calvaire.

Difficile de l'admettre ? Je le sais bien. Cendrillon, Aurore, Belle ou Raiponce font tant rêver les petites filles qu'on ne peut les imaginer souffrir qu'avant leur mariage, quand leur univers est encore peuplé de sorcières et de dragons, et que le prince charmant ne les a pas encore sauvées. Mais après ! Comment se dire que le pire les

attend au contraire quand le conte de fée se termine, quand se lit la dernière phrase “ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d’enfants”, et que les parents embrassent leurs enfants pour qu’ils abordent rassurés la nuit noire propice aux cauchemars ? Oui, comment admettre qu’une fois lovées dans leur château de rêve, les jolies princesses puissent connaître l’inverse de ce qu’on leur avait promis : le malheur ?

Et pourtant, il y a dans le monde des jolies princesses ce que Freud appelait une terrible compulsion de destin, peut-être même un désir insistant de souffrir, comme un formidable appétit de mort qui les place sans cesse en porte-à-faux par rapport à leur aspiration au bonheur.

Eh bien, c'est ce qui m'a donné envie de faire ce film : comprendre ce qui a pu conduire Diana à épouser Charles, à entrer dans cet univers de semblants, puis à vouloir s'en échapper. Raconter non seulement ce qu'on lui a fait endurer, mais rendre compte aussi de l'étonnante capacité qu'elle a eu de se rebeller, de partir en guerre contre cette si puissante machine à décerveler les êtres qu'est la cour d'Angleterre et où elle était vouée à rester jusqu'à la fin des temps une pièce rapportée.

Diana, la femme qui s'était trompé de vie prend la suite d'un précédent film qu'Anaïs et moi avons réalisé : *Monaco, le rocher était presque parfait*, et sera conçu dans le même esprit. Car entre Grace Kelly et Diana Spencer, il y a plus que quelques points communs, à commencer bien sûr par le long ennui qui précède leur mort et leur fin tragique en voiture.

Réduits à un rôle de pur semblant, que pouvaient donner à ceux qui les admiraient ces deux femmes ? Des perspectives idéologiques, des orientations de vie, des conseils politiques ? Personne ne leur demandait ça. Ce qu'elles pouvaient donner, c'était bien autre chose — de plus subtil, de plus douloureux : des bouts d'elles-mêmes.

Et c'est cela le dévouement de Diana : après avoir longtemps mis son corps à l'encan, elle a payé de sa personne. Oui, le transfert auquel elle a donné naissance est cannibale, car comme Grace, Diana a été au menu de notre férocité. Et ce destin cruel, la jolie princesse l'a pressenti en se sacrifiant au malheur, puis à la mort, pour que le malheur et la mort, en retour, la fasse exister.



Brunnhilde, Siegmund, et
Sieglinde
Gaston Bussière

Jeanne et Brunhilde

par Pauline Prost

Brunhilde, Jeanne, deux héroïnes, deux guerrières : l'une, mythique et païenne, surgie toute armée des brumes de la forêt nordique, transfigurée par la musique, l'autre, chrétienne et parfaitement historique, mais figée dans la piété du vitrail et la litanie des poèmes. Qu'ont-elles en commun sinon d'apparaître casquées, bottées, à cheval, et promises toutes les deux au bûcher?

À l'horizon de ces deux destinées, le Nom-du-Père, grandiose et vénéré, mais marqué, pour Brunhilde, de la tragique impuissance du dieu Wotan, ballotté entre la jalouse de son épouse Fricka et le sort redouté de sa progéniture incestueuse. Quant à Jeanne, investie d'une mission divine, elle est livrée, par ce Père tout-puissant, au service et à la merci d'un monarque fantomatique, fragile et défaillant, qui ne serait, selon certains travaux historiquement douteux, qu'un petit frère (fils bâtard d'Isabeau de Bavière, dont elle serait elle-même issue). Cette thèse, rejetée par les spécialistes, fait tout de même consister, sur le mode fictif, une certaine vérité de cette rencontre improbable, lourde de malentendus et de trahisons futures.

Qu'y-a-t-il de commun entre ces deux vierges, filles plus que femmes, si l'on écarte l'attirail mythologique, l'emphase wagnérienne et le lyrisme exalté de Péguy? Si l'on va au fond des choses, le *caput mortuum* de toute cette alchimie, de cette dramaturgie, n'est-ce pas un fantasme d'endogamie (que nous appelons pudiquement Identité), la fascination de l'Un, d'une certaine pureté que chacune a cru incarner, et dont elles ont, chacune à sa façon, fait les frais ? L'endogamie et l'inceste sont l'apanage des dieux : Sieglinde et Siegmund, enfants jumeaux, bâtards de Wotan, se rencontrent et s'unissent. Brunhilde, fille vestale et consacrée, pure émanation, avec ses sœurs, de la puissance du Père, obéit à l'ordre de laisser mourir Siegmund au combat, mais elle protège Sieglinde et leur fils Siegfried : punie et livrée au bûcher, elle sera

sauvée par ce même Siegfried, le héros « qui ne connaît pas la peur », qui saura traverser les flammes pour découvrir victorieusement *La femme* qui est tout de même, en fin de compte...sa sœur. Le brasier où Brunhilde attend son libérateur préfigure l'embrasement futur du Walhalla, le Crépuscule des Dieux, qui annonce l'avènement d'une humanité plurielle et émancipée.

C'est en victime du même châtiment que Jeanne, par son supplice, fait éclater au grand jour l'imposture cachée sous l'Idéal du Royaume. Son unité et sa pérennité, élevées au niveau d'une mission divine, sont livrées aux rivalités fratricides et aux compromis douteux, dont Jeanne deviendra l'otage. Capturée par le duc de Bourgogne, elle sera négociée et vendue dix mille livres aux Anglais, dont le prétendant Henri VI a investi la ville de Rouen.

On peut penser que le recours à un tribunal ecclésiastique, où elle sera jugée selon des critères religieux (hérétique, apostate, sorcière, idolâtre) a permis de masquer et de contourner les enjeux politiques, d'esquiver l'affrontement identitaire (Français, Anglais, Bourguignons, Armagnacs) dans une France où deux rois se disputent un seul trône. Mais le tribunal ne parvint pas à la confondre : ses réponses aux questions théologiques sont rusées et valides. Ne parvenant pas à l'accuser d'hérésie, on la condamna, faute de mieux, comme relapse pour avoir – malgré sa promesse – porté des vêtements d'homme, transgression majeure. Ce n'était en fait qu'une mesure de précaution dans une prison où elle était sans cesse assiégée par des soudards. Mais dans cette imputation de « crime suprême » vient se cristalliser toute la haine accumulée contre l'aventurière.

Lacan dit qu'au pervers, il faut « une femme non-châtrée, ou, plus exactement, [...] il la fait telle et *homme-elle* » (1). Le châtiment, le feu purificateur était-il une conjuration, une défense contre ce fantasme de l'*« homme-elle »* ? Mais cette *homme-elle* n'était-elle pas aussi, sur son versant lumineux, la France exaltée et divinisée, pure et indivise, dont avait rêvé la bergère en écoutant ses voix ?

À incarner l'objet même de ce fantasme, ces héroïnes mythiques ou mythifiées sont promises comme objet de sacrifice en « offrande à des dieux obscurs » (2) et, à cette place, elles révèlent derrière l'écran fascinant de leur beauté guerrière la face grimaçante des puissances de destruction auxquelles elles se vouent ou qui veulent les faire servir à leurs desseins.

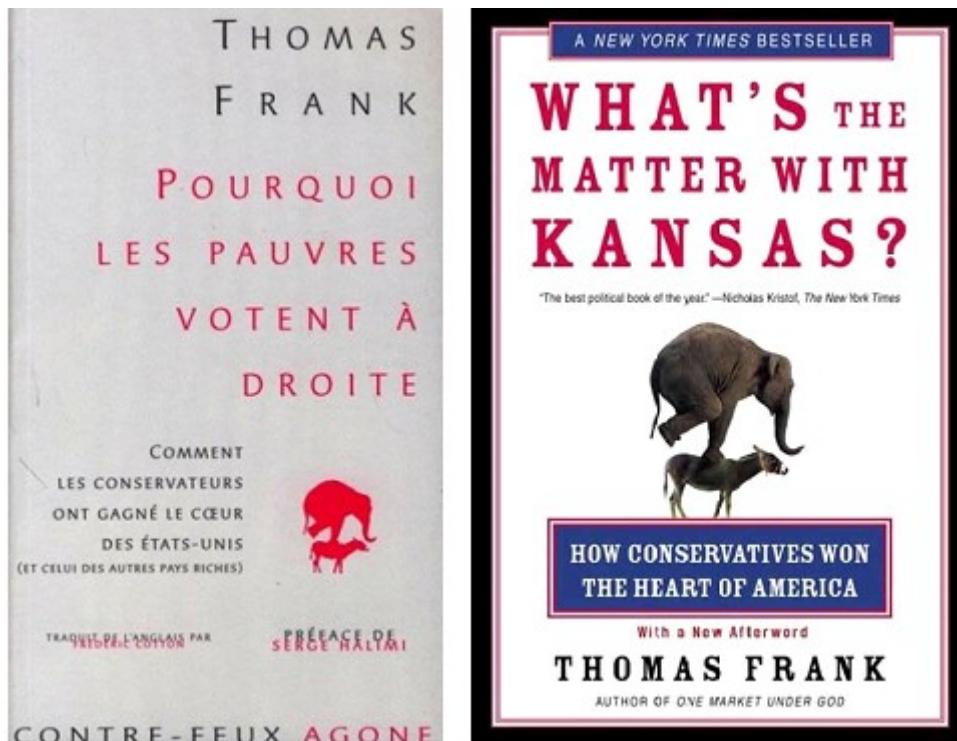
Écoutons à notre tour la voix de Lacan : « Les croisades, ça a existé. [...] les chevaliers [...] rencontraient la civilisation [et] du même coup, ils flanquaient tout par terre. Byzance ne s'est point relevée des croisades. Il faut faire attention à ces jeux, parce que ça peut encore arriver, même maintenant, au nom d'autres croisades. » (3)

1 : Lacan J. *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 293.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux*, Paris, Seuil, 1973, p.247.

3 : Lacan J. *Le Séminaire*, Livre XVI, *op.cit.*, p. 256.

LECTURES



Pourquoi les pauvres votent à droite

Une lecture de Stéphanie Morel

Tel est le titre français donné à l'ouvrage de Thomas Frank, *What's the Matter with Kansas ? How Conservatives Won the Heart of America*, publié en France en 2013.

La publication française préfacée par Serge Alimi, directeur de la revue *Le Monde diplomatique*, nous indique d'emblée les résonances françaises de ce phénomène qui semble contaminer les grandes démocraties.

Thomas Frank, historien devenu journaliste, est né dans les années soixante dans le Kansas, État considéré comme le cœur des États-Unis pour sa représentativité de l'américain moyen, c'est-à-dire « les vrais gens », les humbles, les travailleurs, les petits exploitants agricoles.

Thomas Frank veut comprendre comment cette région, ancien bastion de la gauche ouvrière marqué par le déclin de l'industrie américaine dans les années quatre-vingt, a pu basculer vers un populisme de droite dans les années quatre-vingt-dix.

La question est simple : pourquoi, dans cette région des grandes plaines, G.W. Bush a-t-il remporté plus de 80% des voix en 2000 aux élections présidentielles ?

Pour y répondre, l'auteur nous livre une investigation approfondie sur l'évolution du contexte socio-économique du Kansas. Dans cette région insécurisée par le déchainement d'un nouveau capitalisme, une partie du prolétariat et de la classe moyenne a cherché une sécurité dans un univers « moral » prometteur de stabilité, de conservatisme des valeurs et prônant le retour à l'ordre moral, sexuel, racial et social. Ce mouvement s'appelle la réaction.

Cet état, qui abritait il y a un siècle les mouvements réformistes de gauche les plus solides, est devenu le haut lieu du conservatisme le plus fervent. Cet état qui s'est pourtant battu contre l'esclavagisme, pour le droit de vote des femmes acquis en 1912, pour l'avortement bien avant 1973, gouverné par une droite modérée et progressiste jusque dans les années quatre-vingt, a basculé « dans le gouffre de la réaction » en 1991 avec l'action du mouvement *pro-life Operation Rescue*. Ainsi, ce retournement politique majeur a pu se produire à partir d'une guerre idéologique portant sur la question de l'avortement. *Operation Rescue* est le mouvement anti-avortement le plus agressif du pays qui s'attaqua aux cliniques qui pratiquaient l'avortement et qui a réussi son combat durant ce que ses fervents défenseurs ont appelé « l'été de grâce » en 1991 à Wichita en obtenant la fermeture de cliniques sous la pression des manifestants. Le plus grand rassemblement anti-avortement se produisit cet été là dans un stade de Wichita. Une foule de plus de 25 000 personnes venues du pays entier leur permit ainsi de prendre conscience de l'impact de leur mouvement. Selon Lawrence Goodwin, spécialiste du populisme du XIX^e, ce type de « mouvement culturel » est inhérent à la protestation de masse où « les gens ont besoin de se contempler en train d'expérimenter des formes démocratiques ». Le succès de cet événement essentiellement idéologique confirma la stratégie défendue par la réaction : s'éloigner des questions économiques pour polariser l'attention de l'électorat sur les questions morales. Les militants conservateurs l'ont compris, il est plus simple de mobiliser les foules sur la « décadence morale » que sur les affaires économiques, ainsi l'avortement constitue à cet égard le fer de lance de la bataille réactionnaire.

Une économie ultra libérale et son impact réactionnaire

La ville de Wichita est symptomatique de cette mutation spectaculaire vers le populisme de droite. Baptisée la « « capitale de l'air », cette ville a bénéficié de l'implantation de l'industrie de l'aéronautique américaine. Boeing est le premier employeur privé qui a contribué à la spectaculaire croissance économique du Kansas. Ville profondément ouvrière où la production industrielle demeure le secteur essentiel de l'économie locale, décrite comme l'eldorado américain par excellence, truffée d'églises, Wichita est considérée comme la plus favorable à la culture populaire de tout le pays. Le fait est que l'appauvrissement de la classe moyenne a été accru par une politique de déréglementation maximale dans les secteurs industriel et agricole. Profitant de la sécurisation par l'État et la société civile des risques pour l'entreprise accompagnée d'une privatisation des profits, les entreprises ont pu dans ce contexte bénéficier d'une politique ultra-libérale en leur faveur. Si les entreprises sont mobiles, les villes ne le sont pas. Alors le tour est joué : pour retenir l'entreprise dans la région, il faut lui concéder certains avantages. C'est ainsi que la fracture sociale a pu se produire de façon spectaculaire en raison d'avantages fiscaux pour les entreprises et d'une non-ingérence maximale de l'État imposée dans les secteurs de la santé, de l'agriculture, de l'école, et de l'économie bien sûr. Sous le coup de cette dérégulation politique et économique, la désarticulation entre le travail et le profit n'a cessé de s'accroître.

Fort de ce constat, Thomas Frank s'interroge : comment les conservateurs du Kansas peuvent-ils haïr les élites libérales tout en épargnant de leur fureur la politique économique qui les a appauvris, ? Comment arrivent-ils à mobiliser une révolte populaire qui n'aboutit qu'à une insécurisation maximale de leurs droits et intérêts propres ?

Une guerre idéologique : les deux Amériques

Le point commun des mouvements réactionnaires est la pratique du déni sur fond de clivage. Le déni porte sur les différences sociales de classe et sur les fondements économiques de la révolte. Le clivage est entretenu par la notion imaginaire, propagée par la réaction, des « deux Amériques ». La notion de classe s'efface au profit d'une valeur prônée comme l'apanage des « vrais gens », à savoir l'authenticité. Dans « le pays rouge », gouverné par les républicains, les travailleurs et les patrons sont unis « dans le même dégoût envers ces étudiants prétentieux assis à la table d'à côté, occupés à discuter de fromages français, de villas en Toscane et de grandes idées pour contrôler des phénomènes qu'ils ne connaissent qu'au travers des livres ». Le clivage est là, entre « l'arrogant establishment de la côte Est », repéré par ses modes de vie snobs, buvant du *Latte*, défenseur de l'écologie, bref « l'élite libérale », et les autres, les gens ordinaires du Midwest qui se vivent comme méprisés et jugés pour la simplicité de leur goût pour la bière, les courses de stock-car ou encore leur souci pour la prière. Cet imaginaire réactionnaire de deux Amériques clivées est répandu par les plus virulents conservateurs tel que G. Gordon Liddy, « le célèbre méchant du scandale du Watergate », dans son best-seller réactionnaire sorti en 2002, *When I was a kid, This Was a Free Country*. La critique sociale conservatrice revient toujours au simple et unique message : le libéralisme, voilà le coupable. Une guerre idéologique sans fond est lancée, la croisade anti-intellectuelle naissante dans les années trente de Roosevelt réapparaît sous la forme de la lutte contre les représentants arrogants du nouveau capitalisme.

Le conservatisme défend la doctrine de la majorité silencieuse et opprimée. Il accuse et dénonce l'emprise libérale dans les médias, l'éducation, la culture en général. Il promeut l'idée d'un déclin américain en lien avec la décadence morale des libéraux davantage tournés vers le monde que vers leur propre patrie. Ces signifiants dont font usage les populistes sont martelés afin de mobiliser un électorat sensible à la déroute dont il est l'objet. Ce sont ces mêmes signifiants que nous avons entendu dans la bouche de Marine Le Pen durant sa campagne, à l'exception peut-être des références bibliques claironnées par les conservateurs américains, tel Todd Tiahrt à Wichita ou encore Sam Brownback, la tête pensante des conservateurs du Kansas, qui s'est converti au catholicisme grâce à John McCloskey, prêtre et figure importante de l'Opus Dei ultra-conservatrice. En effet, la particularité du conservatisme américain est de prendre appui sur la croyance, sur la foi chrétienne comme gage ultime de sa force morale. Et pourtant, son accointance avec des organisations baptisées « La Famille » ou « La Confrérie » révèle des penchants néo-nazis décrits précisément, selon Thomas Frank, dans l'essai du spécialiste des religions Jeffrey Sharlet, *Jesus Plus Nothing*.

Une doctrine morale construite sur le déni

Ce que Thomas Frank met à jour, c'est la rhétorique sans fond de la réaction qui vise à faire oublier tout lien avec la dimension économique afin de maintenir un système d'accusation essentiellement rhétorique visant l'élite libérale et ses abus au détriment de la majorité silencieuse privée du pouvoir de dire ce qu'elle pense. Au fond, la logique en jeu ici est de structure paranoïde : identifier l'Autre méchant, les libéraux (la gauche et leurs pratiques libérales), le faire consister comme tel par des anecdotes de récriminations sans fond, et enfin l'identifier comme opprimant et persécuteur. Le produit de cela est le discours réactionnaire, celui de la grande réaction, reflet du pessimisme de l'américain moyen impuissant face aux élites : « Si les *muckrakers* (insulte désignant les « fouille-merde » que sont les journalistes

d'investigation révélant les scandales touchant au monde des affaires américain) d'hier accusaient le capitalisme de nuire à telle ou telle institution, les théoriciens réactionnaires d'aujourd'hui se contentent de changer le scénario et de rejeter la faute sur le libéralisme ».

Ce qu'il faut comprendre dans cette bataille rhétorique, c'est l'enjeu de la préservation du conservatisme au sein de la famille républicaine dominante depuis la sortie de scène de Clinton. Pour sa propre survie, il lui faut faire consister un adversaire arrogant et corrompu qui menace le peuple des opprimés, ceux qui travaillent dur, qui sont humbles et qui parlent de Dieu sans complexe. Ainsi, le grand responsable du malaise socio-économique américain n'est plus le libre marché, ni le dumping social et économique pratiqué de façon débridée comme le fait Boeing à Wichita, ni la politique agricole ultra-libérale, mais l'influence de la culture libérale isolée comme entité ontologique néfaste.

Pourquoi cela fonctionne ? Selon Thomas Frank, sans pouvoir analyser les problèmes qui assaillent les Américains, le mouvement conservateur propose néanmoins une solution simple et convaincante pour faire face à l'injustice du monde : associer le charme de l'authenticité au narcissisme du martyre en faisant commerce de la haine. L'authenticité et le martyre forment le couple idéal pour faire feu de tout bois et le chef d'orchestre de l'indignation est John D. Altevogt ex-responsable du parti républicain de la région. Depuis 1991, après la victoire à Wichita du combat anti-avortement, les nouvelles recrues conservatrices se sont montrées encore plus déterminées, militant avec enthousiasme et peu d'argent, à l'image de Tim Golba. Très influent dans le Kansas et très attaché aux questions de principes qu'il incarne, cet homme se présente sous les qualités d'un homme modeste, travaillant à la chaîne et n'ayant rien changé à son humble mode de vie. Rencontré par l'auteur, il lui confirme la stratégie réactionnaire : mobiliser les gens sur la décadence morale comme la question de l'avortement.

Cette démarche offensive, portant sur les questions sociales, entièrement vouée à la cause réactionnaire, contamine de nombreux militants n'hésitant pas à faire référence aux grands noms de ceux qui ont combattu l'esclavagisme au Kansas il y a plus d'un siècle. La bataille sanglante des abolitionnistes et la lutte anti-avortement, même combat ! Pour les conservateurs : des tripes, un fusil et Dieu sont aujourd'hui comme hier, le cocktail qui fait la grandeur de l'Amérique.

Dans cette perspective, tout ce qui se profile comme savoir nouveau et progressiste est aussitôt désamorcé par l'anti-intellectualisme de principe propre à la réaction. A cet égard, l'investigation telle que la pratique Thomas Frank dans ce livre est un combat mené contre les réactionnaires. Son enquête révèle en acte un désir décidé de savoir qui ils sont, un à un, de les démasquer, de les rencontrer parfois, et enfin d'éclairer le point aveugle d'où ils s'autorisent à s'imaginer en croisade.

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 4

SUMARIO

CRISIS IN VENEZUELA

Amílcar Gómez — Nota

Juan Luis Delmont — Nota

Ronald Portillo — Algunas consideraciones sobre el semblante

Carlos Márquez — La dama que quería un padre muerto actual

Ronald Portillo — La pendiente perversa del chavismo

* *

Gerardo Arenas — Dos JAM

Santiago Castellanos — Acerca del debate

Maria Laura Tkach — Carta a J.-A. Miller

Comunicado de la FAPOL

Gabriel Roel — Herético

CRISIS IN VENEZUELA

Nota

Amílcar Gómez*

En la discusión del síntoma Venezuela, he leído algunas afirmaciones en las cuales se evidencia desde dónde se escucha, el lugar de aquel que escucha. Una de ellas, desde el lugar en el que se supone que en Venezuela hay un gobierno democrático, al que no se le reconoce su legitimidad. Esa afirmación le da consistencia, hace existir al Otro, lo completo haciéndome partícipe de esa posición.

El Presidente Maduro llegó al poder en unos comicios fraudulentos, sin veeduría internacional, distinto al caso Ecuador, donde la OEA estuvo presente. Maduro solo admitió a un grupo seleccionado por él, amigos del Proceso, presidido por Leonel Fernández, expresidente de Dominicana, casualmente beneficiario de dádivas petroleras venezolanas, casualmente el mismo que preside el diálogo propuesto por Maduro a la oposición.

La oposición aceptó el diálogo y el gobierno no cumplió su parte del acuerdo (liberación de los presos políticos —120—, canal humanitario, elecciones). Por cierto que Capriles le solicitó una revisión de las boletas y listas electorales a Maduro, durante la elección, y Maduro primero aceptó y luego se negó. Por eso su legitimidad es dudosa. Sin embargo, la oposición terminó aceptándolo como Presidente, y ahí está.

Otra afirmación tiene que ver con repetir las frases del Discurso dominante, promovido por Podemos en España, según el cual Leopoldo López es un asesino y no un preso político, y agregan además que hubo muertos causados por éste. El año 2014 hubo 43 asesinatos. El episodio comenzó con el secuestro y violación de una estudiante de la Universidad del Táchira por la Policía Política del gobierno. Luego, durante una manifestación política, el Jefe de Seguridad del Ministro de Relaciones Interiores, accionó su arma y asesinó al estudiante Basil da costa y a José Montoya (militante del chavismo), hechos denunciados ante la OEA. Este último hermano de un funcionario policial, militante de un colectivo, desarmado y por la espalda. Casi todos los 43 asesinatos están bien documentados (se pueden ver en youtube las fotos de la persona que dispara). Estos procedimientos fueron usados también por los nazis. De esas manifestaciones salieron seiscientas denuncias de torturas y violaciones sexuales, las cuales pueden ser vistas por youtube si introducen el nombre: Tamara Suju, quien es la abogada que ha recogido esta información y que tuvo que salir del país, por amenazas, atentados y acoso policial, para Checoslovaquia, donde fue recibida por Václav Havel.

Decir que la oposición quiere el neoliberalismo, es una de las simplezas o polaridades que usa el neomarxismo para zanjar toda discusión. En la oposición

venezolana hay muy diversos sectores del espectro político y el proyecto en común es el de la recuperación institucional del país, del orden. Parece que hay quien cree que nosotros todavía andamos en guayuco. Es curioso, porque durante el gobierno de Franco, fuimos muchos los venezolanos que llevamos dinero, correspondencia y otras cosas para ayudar a la oposición democrática española, así lo mismo con Brasil, Chile y Argentina, cuyo gobierno apoyó, sin ninguna límite, al gobierno venezolano actual.

Nadie en Venezuela le está solicitando a la AMP que asuma partido por un polo, sino por la democracia y el Estado de derecho. ¡Ah, pero alguien dijo que el Estado de derecho es de derecha!, y el estado de la izquierda es siniestro. Se trata de detener el horror. Eso es lo real de nuestro síntoma: el horror, la muerte, el exilio, la desaparición, sin metáforas.

¿Por qué denunciar el horror de Trump, de Le Pen, y no el de Maduro, Al Assad, Putin? ¿Es que algunos horrores son mejores que los Otros? Si estamos leyendo la subjetividad de la época, porque no leer a Venezuela, y escuchar a nuestros colegas analistas, antes de escuchar a los medios del régimen o a la voz, ahora oficial de Podemos?

*Miembro NEL-Caracas.

Nota

Juan Luis Delmont*

Ya lo decía Lacan en el 66, no de otro asunto se ocupa el psicoanálisis sino del debate de las Luces, aunque pueda parecer caduco. Y la condición política para debatir por las luces es el Estado de derecho.

Sabemos que tenemos que hacer un esfuerzo más para ser republicanos, para que la cosa se vuelva pública de verdad. ¡Pero no para dejar de serlo!

La defensa del Estado de derecho es una condición para el esfuerzo más por ser republicano. Quien esté dispuesto a dejar de serlo —o quien se hace cómplice, como la mayoría de la intelectualidad durante el último siglo y ahora, de los que pretenden volver al despotismo oscurantista— es falsamente, o bobamente, de izquierda.

Es uno de los *non-dupes-errent*, de los “no hombres del padre”, de los no soñadores que no dan pie con bola, de los que actúan, por angustia de castración, para que no vayan a pensar que tienen miedo a asesinar, para que no vayan a pensar que no son hombres.

Quien pretenda que la eliminación general de la democracia, de la separación de poderes, del Estado de derecho, es decir de la república, es un paso necesario porque se trata agudizar las contradicciones, se alía con el hampa y es un hampón. Los gobiernos y regímenes despóticos y oscurantistas son gobiernos mafiosos, narcotraficantes, hampones y, sobre todo, asesinos —y siempre lo fueron, desde Mesopotamia hasta hoy.

* Miembro de la NEL-Caracas.

Algunas consideraciones sobre el semblante

Ronald Portillo*

“El semblante como categoría es el antónimo, lo opuesto a lo real”.

Jacques-Alain Miller, *De la naturaleza de los semblantes*, cap. 1.

La autoproclamada “Revolución Bolivariana” se preocupó desde muy temprano por hacer creer al Otro que había algo en donde realmente no había nada. La propaganda, como es habitual en este tipo de regímenes, le funcionó muy bien al principio, el engaño se hizo general, tanto a nivel interno como externo.

Agentes para trabajar la publicidad del semblante del “socialismo del siglo XXI”—etiqueta ideada por el marxista Heinz Dietrich quien terminaría por denigrar al otrora exaltado socialismo venezolano—, fueron contratados en Europa, Norte y Suramérica. Por supuesto, el dinero petrolero permitía pagar con creces la tarjeta de presentación.

Congresos, foros y reuniones interamericanas e internacionales de grupos de personas de la misma ideología se multiplicaron en Caracas y otras ciudades del orbe, la asistencia con todos los gastos incluidos aseguraba la mayor difusión del semblante. En tales conclave se exhibían logros inexistentes en cualquier quehacer gubernamental: atención social, educación, salud, ciencia, tecnología, industria, comercio, producción agrícola, producción petrolera, convenios favorables con otros países, etc., etc.. ¡Alicia en el país de las maravillas! Semblante del más puro, pura estructura de ficción y de mentira, para ocultar lo real.

“Hay algo más en el cielo y la tierra, Horacio, de lo que ha soñado tu filosofía”.

Shakespeare, *Hamlet*, Acto1, Escena 5.

Por supuesto hay otra cosa mas allá de la ideología, una cosa que terminó poremerger e imponerse: lo real. Hay un más allá de lo que quiso presentar el “socialismo bolivariano” que se fue revelando progresivamente como consecuencia de lo imposible. Lo real terminó por quedar al descubierto con todo el cortejo caótico que puede apreciarse en la crisis generalizada que hoy estremece al país. Los semblantes fueron cayendo uno a uno.

Llegado el momento, las estadísticas mentirosas saltaron por los aires, ya no se pudo seguir ocultando lo inocultable: las reservas económicas llegaron a su límite inferior, la corrupción se llevó por delante la gallina de los huevos de oro: la compañía petrolera estatal. La caída de la producción general (a causa de las expropiaciones) se vino en barrena, la importación de alimentos y bienes de servicio cayó estrepitosamente, las cifras de pobreza aumentaron considerablemente durante la “revolución”, el cacareado programa (cubano) que habría llevado a la ausencia de analfabetismo en el país resultó una falacia, se llegó al ochenta por ciento de carencia de fármacos para la atención de la salud de la población... y pare Ud. de contar. Caos económico, social y político.

Si a lo real, sin ley, viene a agregársele el uso autoritario y caprichoso de la estructura judicial del país, desconociendo la instancia del poder legislativo, se entra de lleno en la dimensión del registro del amo todopoderoso descrito por Freud en *Tótem y Tabú*.

“Lo real es lo que hace agujero en el semblante”.

Jacques Lacan, *De un discurso que no sería del semblante*, cap III.

La emergencia de lo real abrió un agujero en el discurso revolucionario bolivariano. Los semblantes se fueron presentando de manera tal que solo consiguieron prescribir lo imposible.

Lo que ha quedado de la caída de toda la parafernalia del semblante socialista es un desastre, una tragedia. Venezuela tardará muchos años en recuperarse de esta debacle generalizada. Es el objeto *a*, como resto, lo que ha quedado de la inconsistencia del Otro, de la ilusión de creer saber conducir las riendas de un país como Venezuela.

Y es que como planteaba Lacan “Los desengañados yerran”, se equivocan, se engañan, si no saben hacer buen uso del semblante, si no se sabe de cuáles servirse para lograr algún efecto sobre lo real, lograr alguna erosión en él (Cf. *Lituraterre*).

Un aspecto de lo imposible, lo que no deja de no escribirse, se presenta con la repetición, lo que no puede no evitarse. El presidente venezolano insiste en querer ocultar bajo el velo del semblante, fálico como todo velo, que en Venezuela esté ocurriendo algo fuera de lo habitual, aquí no está sucediendo nada. Así, baila salsa en público, sonríe, habla del país como una “potencia”, juega *baseball* para las cámaras, todo es felicidad. Mayor semblante imposible.

Mientras tanto en las calles del país cientos de miles de ciudadanos protestan y son objeto de la mas feroz represión alguna vez vista por estos lares.

Más allá del semblante un real se ha hecho presente.

* AME. Miembro NEL-Caracas, EBP y ECF.

La dama que quería un padre muerto

Carlos Márquez*

En la Venezuela actual la sucesión de instantes de ver no permite que cuaje el tiempo para comprender y el momento de concluir es todavía lejano. En medio de esta tormenta de tiempos lógicos aparece una figura enigmática. La Fiscal General de la República fue ratificada en diciembre de 2014 sin cumplir con los extremos constitucionales, apoyada por el vicepresidente del PSUV, Diosdado Cabello, que en ese momento era presidente de la Asamblea Nacional, para contrarrestar la influencia de Cilia Flores, compañera sentimental de Nicolás Maduro.

Desde siempre militante de partidos de extrema izquierda, la Fiscal General tuvo participación directa en el absurdo juicio que se le siguió al líder opositor Leopoldo López con el que se le acusó y se le condenó a trece años de prisión por dar un discurso en 2014. Ella hizo que se condenara a un líder opositor, achacándole los opositores

muertos, que fueron asesinados por agentes policiales, militares o paramilitares del gobierno. Como se puede ver, Luisa Ortega Díaz no puede ser ubicada como una ficha de la oposición democrática.

Y hete aquí que esta dama es quien denuncia la ruptura del hilo constitucional. Junto con el del presidente actual de la Asamblea Nacional, quien rompe las sentencias frente al mismo Tribunal Supremo de Justicia que había perpetrado el golpe de Estado, son los dos actos que desencadenan la insurrección popular en curso.

Pero si bien el acto del presidente de la Asamblea Nacional fue extraño dado su talante moderado, con el que se ha ganado insultos por parte de la oposición radical, el ratón en el ballet lo puso la Fiscal General. Y no se detuvo allí. Con cada una de las pocas intervenciones que ha tenido en casi sesenta días de protestas, se aleja más del consorcio discursivo, partidario y de negocios que maneja todos los resortes del Estado.

Mientras que en la oposición unos la aplauden y otros sospechan, en el campo del chavismo primero intentaron hacerla volver al redil pero ahora se enfurecen cada vez más. Diosdado Cabello la tilda de traidora sin ningún tapujo y pide perdón por haberla promocionado, Elías Jaua, quien preside la horripilante comisión que se armó para destruir “la mejor constitución del mundo” dice que “la república no soporta un Ministerio Público como ese” y el sistema de medios públicos no transmite sus declaraciones, que quedan para Periscope, Facebook y Twitter, como si se tratara de cualquier dirigente de la oposición.

La carta con la cual declina participar de ese esperpento constituyente nos da algunas claves. En primer lugar dice que es inconveniente tratar de cambiar la forma del Estado en medio de “la crisis indudable y sin precedentes que atraviesa el país”, separándose de la retórica de la guerra económica y de la supuesta conspiración de la derecha y el imperialismo. Luego añade que esa constitución de 1999 transitó un referéndum para convocar una Asamblea Constituyente, cuyos miembros fueron elegidos por elecciones directas, secretas y universales y fue coronada con un referéndum aprobatorio. Todo eso falta en las bases comiciales “corporativas” de la actual.

Pero la perla de su acto la encontramos cuando dice que “La constitución de 1999 es inmejorable, además de ser el mayor legado del presidente Hugo Chávez”. Desde su muerte el chavismo se apresuró a pregonar por todos lados que “Chávez vive”, embalsamaron su cuerpo, y declararon a Nicolás Maduro como “su hijo”.

La operación de dar al padre por muerto, que su legado sea la letra “inmejorable” de la constitución de 1999, y no el capricho despótico con el cual el “hijo” se identifica con él, pudo haber augurado algún futuro a este movimiento político. La dama entonces no fue que cambió de blanca a negra, sino que se ubicó a un lado del tablero y desde ahí opera como un tercero que sostiene el lugar vacío de la ley. Esto es imposible de soportar para un discurso según el cual la ley es una coartada de fuerzas inmanentes de la historia, en una pugna que se dirime en términos de absolutos teleológicos.

La movida de la Asamblea Constituyente les está saliendo muy cara en términos de apoyo popular y de cohesión interna. Después de machacar durante años sobre ese fetiche que era el librito azul que el “Comandante Eterno” siempre llevaba en el bolsillo de la camisa, al lado del corazón, ahora resulta que no era más que un “gran adelanto” y que la nueva constituyente del “hijo” es lo que realmente el padre hubiera querido.

El problema es que esa constitución no sólo es legítima sino que es amada por todo el mundo. La oposición terminó por aceptarla y tomarla como bandera frente al

poder omnímodo del padre y del hijo y el chavismo la ama como “el mayor legado” de aquél.

La Fiscal General es ahora objeto de improperios por el aparato de propaganda del Estado, marchas chavistas en su contra y acusaciones por parte de los militares que están siendo investigados por la policía judicial a su cargo por los abusos de toda clase que cometen a diario contra los manifestantes. Ella desnuda la voluntad traidora del hijo en relación con el padre, que no quiere ir más allá de él, sino que quiere ocupar su lugar de amo absoluto.

Siempre me pareció enigmático eso que Lacan dice de que un neurótico desea un padre muerto. Pero ese enigma tal vez pueda aclararme la posición de la Fiscal General. Tal vez para ella hace falta fijar el deseo de este padre por lo dichos según los cuales trató de hacer avanzar la democracia y no por los múltiples abusos e infidelidades con respecto a su propio “legado” y de los cuales “el hijo” no es más que la desastrosa comedia.

¿Hay tiempo? Los militares son una caja negra. Si se mantienen unidos al lado de Nicolás Maduro, vienen años de dictadura y de insurrecciones que ya no serán de jóvenes con escudos de cartón lanzando piedras en la autopista. Si los militares se dividen por la operación de la Asamblea Constituyente, tal vez nos desbarranquemos hacia una guerra civil. Pero paradójicamente este escenario de división de las fuerzas armadas es el que abre la posibilidad de una negociación realista que incluya por fin a esa parte de la población que nunca formó parte del proyecto chavista, y que ha crecido hasta romper en pedazos la lógica de la polarización social y política.

La dama por su parte abre un campo nuevo. El de aquellos miembros del funcionariado chavista que no quieren abandonar “el legado” y que por sus efectos deletéreos no lo identifican más con el despotismo del “hijo”.

* Miembro de la NEL-Caracas.

La pendiente perversa del chavismo

Ronald Portillo*

Apreciado JAM 2,

¿Qué se puede agregar a lo comentado sobre su excelente Conferencia de Madrid?

Ciertamente en el paso inaugural de JAM 2 lo acompaña una multitud, me cuento en ella, creo que los psicoanalistas lacanianos de Venezuela también. No solo por razones de agradecimiento a su apoyo y sostén en el aciago momento por el que atraviesa nuestro país, lo que no es poca cosa, sino además porque ese paso significa ir más allá de donde hasta ahora ha llegado el psicoanálisis y solo un lacaniano de su talla y envergadura puede conducirnos a hacer existir el psicoanálisis en el campo de la política.

Destacaré en esta ocasión una frase de su intervención: “No haré pactos con partidarios de un Estado sin ley, un Estado dirigido por una pandilla de soldados y funcionarios, totalmente sobrepasados por el poder que detentan”.

Recientemente el político norteamericano Evan Ellis ha planteado que la tentativa de recuperar la democracia y el Estado de derecho en Venezuela han fracasado

en tanto se han seguido estrategias y políticas equivocadas, extravío causado por la particularidad del régimen de gobierno imperante: jamás en los tiempos modernos un grupo de criminales se había apoderado de un Estado como ha sucedido en Venezuela. Y no se ha sabido cómo hacer frente a esta situación. Imposibilidad del discurso político frente a un real sin ley.

El gobierno bolivariano de Venezuela está controlado por una banda de individuos ubicados por fuera de la ley, implicados en corrupción y narcotráfico, como ha sido demostrado por la Administración de los Estados Unidos, conformando una suerte de cofradía de mafias. Cofradía mucho más difícil de desplazar que si se tratara de una simple dictadura.

El madurismo-chavismo no se aferra al poder por una cuestión de ideología socialista a defender a todo trance, se aferra a un modo de goce del que no se quiere desprender por nada del mundo. Un goce fuera de la ley, al margen del Estado de derecho.

Ésta ha sido, desde el comienzo, la religión que profesa la pendiente perversa del chavismo.

Reciba un muy cordial saludo.

* AME. Miembro de la NEL- Caracas, de la ECF y de la EBP.

Dos JAM

Gerardo Arenas*

¿Qué Lacan utilizaremos para pasar de la anécdota a su lógica? Creo que alcanza y sobra con el de los cuatro discursos, que permite pensar las cosas en términos de las funciones de *a* minúscula, agente del discurso analítico, y S_1 , agente de su reverso —el discurso del amo—, ya que el cimbronazo que en estos días sacudió a la AMP afectó al lazo, que ese formalismo permite abordar.

Meses antes de que se iniciara la serie de acontecimientos que culminó en la conferencia madrileña, la EOL había hablado de su deuda para con Jacques-Alain Miller. Una querida colega, perteneciente al núcleo fundador, dijo que todo (la EOL, la AMP y las otras Escuelas) se logró porque Miller es nuestro S_1 . Sin duda lo es, pero le respondí que esos logros se alcanzaron porque él ocupó el lugar del objeto *a* que nos divide y que causa nuestro deseo. Cuando en días ulteriores me reencontré con esta colega o el tema resurgió al hablar con otros, insistí en la cuestión: ¿Miller como S_1 o como *a*? Concluí que Miller es una verdadera insignia, hecha de S_1 y de *a*, y que, mucho antes de la creación de la EOL y de la AMP, Miller ya era, para nosotros, dual.

Lo conocí en 1981. Cuando dio su seminario sobre la lógica del significante, él era menos S_1 que *a*. Como un objeto de pura lógica, no causaba efectos de masa, pero interrogaba a cada uno con sus fórmulas y matemas, y no ponía a trabajar por ser el amo, sino por encarnar la causa. Hace años le hice llegar un libro que él necesitaba; quiso pagármelo, no acepté, y respondió: *Pour la cause!* Ese es mi Miller. Pero es cierto que desde hace décadas hay dos; uno es significante amo; el otro, objeto *a*.

¿Lo redujimos al S_1 ? Éste no sólo es compatible con los efectos de grupo, sino que los engendra. Para muchos, él viene siendo, cual monarca británico, el amo cuya mera existencia permite que la cosa marche. Hoy vuelve a revelar su faz de a minúscula, y así divide al sujeto Escuela.

Antes de que esta crisis se volviera manifiesta, le expresé a otra querida colega, también fundadora de nuestra Escuela, mi preocupación por los efectos que la onda expansiva del discurso de Miller podía causar en la AMP. Me respondió: “Es imparable”. Ahora bien, un arranque de amo puede detenerse sin dificultad: basta con que todos respondan de manera tal que la cosa marche. En lugar de ello, hemos asistido a la tremenda *Wirklichkeit* de un objeto a . (¡No dejamos de bromear sobre el carácter anal del mismo!) He aquí ese Miller que levantaba polvareda por donde pase. El ordenamiento de un grupo en torno a sus significantes amo tiene algo de la paz de los cementerios. Esto es lo que fue perturbado.

Freud fue demasiado padre. Su peso como S_1 ante sus analizantes y sus colegas de la IPA fue excesivo. Pero, si no hubiera ocupado el lugar de a , no habría podido inaugurar el discurso analítico.

Lacan, que también sigue siendo significante amo y objeto, además calibró las consecuencias, bien diferentes, de encarnar el lugar de S_1 o el de a : en el primer caso, la institución resultante se caracteriza por el silencio y la imposibilidad del pensamiento crítico, y sólo el segundo posibilita tratar tales efectos de grupo. Esto es la Escuela. El trabajo que ahora se inicia es, por lo tanto, un trabajo de Escuela, el que le es más propio.

Cuando todos corean “Es palabra de JAM, amén”, se sitúa a Miller como S_1 , pues adular es matar. Así no hay debate, sólo hay paz celestial. A esto, él respondió mostrándose como un ser bien terrenal que, a diferencia de los ángeles, tiene un cuerpo erótico, sexuado y sensible al dolor. Vivo, Miller perturba la paz, exaspera los ánimos. Con sus diarios éxtimos, nos interpela como objeto a .

Veinte años antes, subrayó que lo tocante al grupo no se reduce a la identificación con un significante amo: hay que agregar el factor pulsional. En Madrid dijo que la AMP y el Campo freudiano, regidos por un algoritmo de primera, ya no necesitan a su fundador. Quizás eso valga para su función de S_1 (Ideal) en el discurso del amo, pero no para su función de a minúscula. Debemos, entonces, hacer lo que como analistas siempre hacemos: mantener la distancia entre I mayúscula y a minúscula. Es lo que se espera de nosotros.

Esta crisis provocó una *Spaltung*, es decir, una hendidura: la de ese sujeto que es la Escuela. Ello la pondrá a trabajar lejos de la zona de confort propiciada por el discurso del amo –el discurso que hace de Miller un simple (y adulado) S_1 .

* Miembro EOL-Buenos Aires.

Acerca del debate actual

Santiago Castellanos*

La iniciativa de J.-A. Miller y de la ECF en las pasadas elecciones ha puesto sobre el terreno la cuestión de la participación del psicoanálisis en la política. La campaña política contra la candidatura de Marine Le Pen no es sin consecuencias y, al mismo tiempo, ha introducido una dimensión nueva en la acción lacaniana. Siempre que se introduce algo nuevo aparecen “resistencias”, “dudas” o “desconcierto” como me decía recientemente una analizante en el diván.

La cuestión es que la Orientación lacaniana es muy consistente en su dimensión clínica y epistémica pero en la dimensión política aparecen fisuras y opiniones diferentes que es necesario clarificar y debatir.

Creo que es importante definir un acuerdo ético y político y un marco para incluir las diferencias, una vía de debate fecundo que se dirija más allá de nuestras propias fronteras, que tenga una incidencia sobre la opinión ilustrada. Me parece que la iniciativa de JAM con el Instituto Lacaniano Internacional y la propuesta de promover una revista (*Heretic*) responde a esa política.

La cuestión es tener en cuenta desde qué lugar opera el discurso analítico.

Hay que subrayar una vez más que el sujeto del que se ocupa el psicoanálisis no es el producido por una determinada condición histórica o por la coyuntura política que se puede vivir en cada país en un momento determinado. Para el psicoanálisis no hay un sujeto que se corresponda con una ideología determinada, no hay un sujeto neoliberal o un sujeto staliniano o maduriano. Hay el sujeto del inconsciente y el *parlêtre* que además de ser un efecto del discurso del Otro incluye el goce que lo habita.

Ese sujeto es también un efecto de su propio real, de la contingencia y eso hace que esa singularidad no pueda ser absorbida totalmente por los discursos establecidos. En cualquier caso, ese sujeto está determinado por identificaciones que transportan un goce que tiene la función de velar lo real.

La experiencia analítica obviamente tiene como objetivo desmontar ese funcionamiento de goce o al menos desplazarlo para liberarse de él. Por eso hay que subrayar que opera a contracorriente de las identificaciones y de los ideales.

Esa fue la experiencia de mi análisis y así lo he presentado en mis testimonios como AE (2013-2016).

Mi análisis se inició justo después de caer el muro de Berlín en 1989 al mismo tiempo que me encontraba “embrollado” en la vida amorosa. Tuvieron que pasar 20 años para que me diera cuenta de la lógica del goce que conectaba los ideales de izquierda en que me había sostenido durante mis años universitarios y los *impasses* subjetivos en que me encontraba.

Esa libido que estaba atrapada al servicio de unos ideales ha quedado liberada para otro uso, entre otros el de la causa analítica. Entonces puedo volver a entrar en la política pero desde el discurso analítico para hacer un uso al servicio de la política del psicoanálisis y no al revés.

Esto me da un mayor grado de libertad y la posibilidad de sostener una

enunciación propia. Uno puede tener ideales, por supuesto, pero la experiencia de un análisis es para evitar que uno quede encadenado a la lógica del ideal. Eso supone que esa libertad que se adquiere, en la medida en que alguien es analizado, puede alojarse en una lógica que no sirve a la alienación al discurso del amo.

Por esta razón, personalmente no me supuso ningún “ruido” apoyar la candidatura de Emmanuel Macron, ni tampoco defender el Estado de derecho en Venezuela. Tampoco me lo habría supuesto votar a Mélenchon si hubiese sido elegido candidato a la segunda vuelta de las pasadas elecciones presidenciales en Francia.

No me hace ningún “ruido” porque en última instancia la política del psicoanálisis no es ni neoliberal, ni maduriana, ni lo contrario. En el seno de la Orientación lacaniana puede haber diferentes opiniones políticas y eso nos lo podremos permitir porque se supone que sostenemos el discurso analítico a partir de la experiencia del propio análisis y del grado de libertad que se obtiene de ella.

El psicoanálisis tiene que defender una posición ética, que es política al mismo tiempo, en relación a lo que pasa en el mundo. Lo que tiene que hacer argamasa en el psicoanálisis de Orientación lacaniana es la defensa de un marco de libertades democráticas, la defensa de los derechos humanos. Esa es nuestra brújula.

Podríamos decir que llevar “la peste” del psicoanálisis al mundo en el que vivimos es en primer lugar un compromiso ético y una política de defensa de las libertades y de la democracia.

Esta es una clave fundamental en Europa que vive un momento convulso por el desarrollo del neofascismo y la amenaza de los fundamentalismos. No podemos mirar para otro lado como si no pasara nada, sobre todo en todos aquellos lugares donde el psicoanálisis está presente, es decir, donde hay psicoanalistas que con su cuerpo encarnan un discurso. Hay que levantar la voz y estar presentes alrededor de esta posición política. La realidad es que, mientras el mar mediterráneo se convierte en un cementerio de migrantes, proliferan y se desarrollan los discursos que alimentan el odio y la pulsión segregativa.

Por esta razón, la campaña política desarrollada en Francia va más allá de si Macron es neoliberal o no. Apoyarlo frente a Marine Le Pen es la consecuencia lógica de lo que sabemos que habita el ser humano y de lo que tomamos nota cada día en la práctica clínica: el odio y el rechazo a lo diferente se encuentra alojado en la misma estructura del ser hablante.

Un compromiso ético y político en defensa de las libertades y la democracia, en mi opinión, incluye también la defensa del Estado de derecho en Venezuela y el amparo simbólico de la AMP a nuestros colegas venezolanos.

Pero tengo que decir que se han simplificado demasiado las cosas cuando se dice que desde la izquierda se defiende a Maduro y que criticarlo supone tomar partido por la derecha o la ideología neoliberal. Esa simplificación es falsa. También lo es decir que desde Europa no entendemos bien lo que sucede en Latinoamérica.

Esa izquierda que defiende o justifica a Maduro existe pero no es hegemónica y cada vez será menos hegemónica si persiste en esa posición. El muro de Berlín cayó en 1989 y no hay ninguna posibilidad de que, desde postulados progresistas de izquierda o democráticos pueda haber ningún desarrollo si no se toma distancia de un régimen autoritario que está conduciendo a Venezuela a un estado de semiguerra civil.

Maduro tiene dos opciones: la democrática y la autoritaria. La que ha puesto en marcha es la autoritaria con la convocatoria de una Asamblea Constituyente en la que la mitad de los miembros son directamente parte del régimen actual. Es un buen autogolpe para perpetuarse en el poder con un barniz democrático. Eso no funcionará porque ya no hay vuelta atrás en Venezuela a no ser que se imponga un régimen de terror. La otra opción es democrática, es decir que convoque elecciones libres y que se presente como candidato. Si es apoyado mayoritariamente podrá seguir en el poder y, si no lo es, tendrá que dejar que la oposición gobierne el país.

* Miembro de la ELP-Madrid.

1: Este texto lo llevaba escrito pero no lo leí en el Encuentro con Jacques Alain Miller celebrado en el Palacio de la Prensa de Madrid el día 13 de mayo.

Carta a JAM

María Laura Tkach*

Torino, 23 de mayo de 2017

Estimadísimo JAM,

No tengo el honor, ni el gusto de conocerlo personalmente. Solo en una ocasión, muy especial para mí, hemos estado codo a codo intercambiando algunas palabras. Fue en el 2012 en Buenos Aires, durante el Congreso de la AMP, cuando Ud. comentó mi testimonio como AE, comentario que ha quedado grabado en mí y que aportó nuevos matices al saber que estaba extrayendo de mi análisis.

Pero no es para hablar de esto que le escribo.

No hay un para qué en este acto de escribirle. Hay un empuje a hacerlo, provocado por la causa analítica que nos une, que nos agalmatiza, a partir de su conferencia madrileña y de lo que se está viiendo luego de ella por todo el Campo freudiano. Esta bendita (*benedetta/bien dicha*) causa analítica que hace que estos seres hablantes, desconocidos entre sí en lo que respecta a una buena parte de su vida pública y privada, se encuentren unidos por un lazo afectivo, tal y como Freud se refería al *Affekt*, única sustancia que puede tener unidos los elementos. Este lazo, que está siempre activo y presente, se hace sentir con mayor intensidad en ciertos momentos. Éste es uno de ellos.

Para mí, para quien el psicoanálisis, y el Campo freudiano en particular, es su casa, ese lazo, si bien invisible y desde el punto de vista de la lógica fálica, poca cosa, tiene un valor inestimable, único. ¿Si el psicoanálisis me salvó la vida cómo no poner todo por detrás de él? Todo aquello que obedece al narcisismo de las pequeñas diferencias, a las causas de las identificaciones de las masas, a los intereses mezquinos e individualistas, a la lógica del cálculo ruin. En el fondo, como hasta ahora, la causa del psicoanálisis nunca llegaría a pedirme ni más ni menos que esto: servirla de manera ética, en función de una ética. La ética del auténtico respeto de la diferencia propia a cada

quien, del respeto de la palabra y aun más de la palabra Otra. No es una tarea complicada. Me parece de una simplicidad única.

En función de esta tarea se trata de poner mi grano de arena. Un grano de arena que se suma a muchos más. No importa si es chico o grande, lindo o feo, inteligente o tonto (acá está el narcisismo de las pequeñas diferencias). Si algo extrae del análisis es que ¡lo que importa es ponerlo! No le pregantes a la Escuela qué hace ella por vos; ¡interpreta lo que vos podéis hacer por la Escuela y hacedlo! Corriendo el riesgo de fallar la interpretación. No es grave, nada grave ocurrirá; ya lo decía Freud.

Escribiendo estas líneas, me parece palpable lo que Ud. ha recordado el 13 de mayo en Madrid, acerca de lo que Freud escribe en la introducción de *Psicología de las masas*: que la psicología individual es, a la vez, psicología social, que dice no solamente de la lógica del lazo en el individuo, sino también de ésta en lo colectivo.

La diferencia entre la lógica de los narcisismos y de la totalidad que hace unitariedad —y segregación— y la lógica del ser hablante, no-todo y que por este motivo necesariamente no produce segregación, es aplicable tanto a lo individual como a lo social. Lo primero responde y lleva hacia una moral feroz; lo segundo, está causado por una posición ética y lleva a la posibilidad del lazo, a pesar de que, como sabemos, no hay relación sexual que se pueda escribir.

¿E Italia? ¿Cómo declinar en Italia la política lacaniana? Yo me espero, de su venida a Italia, a Torino, que la misma cree la posibilidad de entablar una conversación entre todos los miembros italianos para individuar cuáles son los puntos claves a afrontar, desde el psicoanálisis lacaniano y con la perspectiva de que éste se constituya como síntoma, en el campo político y social actualmente en Italia. Hay una cuestión, seguramente candente, a la que Ud. dedica el artículo “Candido a Milano” en el nº 701 de *LQ* y que va afrontar. Pero, por una parte, personalmente no creo que sea la única cuestión, a nivel social, respecto a la que los psicoanalistas del Campo freudiano en Italia estamos llamados a implicarnos y, por otra parte, creo que perderíamos la orientación de una acción política lacaniana, si pensáramos en focalizarla de manera monosintomática. Hay ahí una cuestión, pero pongámosla a trabajar, es decir, pongamos a trabajar nuestro punto de implicación respecto a ella y no solo respecto a ella, para producir algo realmente inventivo.

Solo el poder de la invención puede venir en nuestra ayuda. Dado que no hay garantía y no hay relación sexual que se pueda escribir.

Por eso nos queda elegir el amor. En este caso, el amor por la Escuela. Solo esto la mantiene en pie, en la vida. El amor que todos y cada uno de sus miembros, una y otra vez, sin desistir, eligen darle. Nada más simple.

Gracias, caro Jacques-Alain Miller, por haber dado, una vez más, su grano de amor a la Escuela Una. Hasta muy pronto, en Torino.

Con afecto,
María Laura

* Miembro de la SLP

Comunicado de la FAPOL

El Bureau de la FAPOL ha seguido atentamente la iniciativa lanzada por J.-A. Miller el 20 de mayo de 2017, respecto de la creación de la Red Zadig, así como de la constitución de la Coordinadora Ejecutiva (ICE 3).

La creación de una red político lacaniana, tanto en Europa como en América, es la interpretación que hace Miller del lugar que tiene que tener el psicoanálisis en nuestro tiempo.

Es también el resultado de los efectos que ha tenido, en varias de las Escuelas de la AMP, la inclusión de la política partidaria dentro de las mismas, desvirtuando el trabajo que, como psicoanalistas y desde los principios psicoanalíticos, debemos sostener.

Cada Escuela, a su manera y con sus particularidades, se ha puesto al trabajo orientada por esta nueva propuesta que Miller llamó: La movida Zadig.

El Bureau de la FAPOL, se suma a la movida Zadig, y junto a las tres Escuelas de Latinoamérica, NEL, EBP, EOL, se orienta en este nuevo desafío que J.-A. Miller nos propone: participar como psicoanalistas, desde el psicoanálisis, en la política.

Flory Kruger. Presidente.

Cristina González. Secretaria.

Rômulo Ferreira da Silva. Secretario.

HERÉTICO

Gabriel Roel*

*"La revolución la hacen los Trotskys,
pero los que mueren son los Brodstein."*
Dicho ídish

En el pasto criado sin carneros
los camellos no pasan por el ojo
pastan tormenta en ripio propio.

Percutido tiempo
sin hexámetros
el silbo yugular
a resto sintomático.

Brazal de los retornos
sueño compartido de
excepción
*-transformación
en lo contrario-.*
Oro del relato
en el amo de
las trapisondas.

Identificación a mansalva en el agite
de abollar los disensos. Palos del palo
al palo y a la bolsa, transparente media
sombra, infante soldadesca de asesor
y funcionario.

* Asociado NEL-Ciudad de México.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

SEGANI DEI TEMPI IN ITALIA

Enzo Bonaventura e la psicoanalisi

Domenico Cosenza

Si è riaperta di recente una pista di grande interesse, non solo storico, che riguarda i rapporti tra psicoanalisi ed ebraismo in Italia. Grazie al lavoro di cura compiuto dal maggiore esperto italiano sull'argomento, lo psicoanalista David Meghnagi, ha potuto riaffiorare dall'oblio il trattato *La Psicoanalisi* scritto da un pioniere degli studi sulla psicoanalisi in Italia, Enzo Joseph Bonaventura. L'opera ebbe la cattiva sorte di uscire nel 1938, anno in cui furono proclamate in Italia da regime nazifascista le "Leggi Razziali", che di fatto introducevano nel diritto italiano i principi alla base della persecuzione degli ebrei, e che dettero avvio alla loro deportazione di massa anche nella penisola. Quest'opera non ebbe dunque la possibilità di ricevere l'attenzione che meritava, cosa che non impedì di produrre i suoi effetti su alcuni allievi illustri, come Silvano Arieti, che ne fece una sorta di oggetto transizionale, scrive Meghnagi, nel suo esilio negli Stati Uniti. Nella nuova edizione, che Meghnagi ha appena pubblicato con l'editore Marsilio di Venezia, riprende luce un'opera di uno studioso ebreo italiano tra i più rigorosi della prima generazione dei lettori italiani dell'opera di Freud. Così ne presenta l'opera nella sua prefazione lo stesso Meghnagi: "Sconosciuto al grande pubblico e largamente ignorato tra gli psicologi e gli psicoanalisti, Bonaventura è stato uno dei più importanti studiosi e ricercatori in ambito psicologico e psicoanalitico italiano della prima metà del Novecento. Una figura paradigmatica che riassume nella sua storia personale una tragedia che ha coinvolto il mondo della scienza e della cultura italiana in seguito alle leggi razziste del 1938 , distruggendone la fibra" (1).

Studioso attento di Freud ed insieme della psicologia sperimentale della sua epoca, da Wundt a Brentano, ma anche acuto lettore delle Scritture ebraiche, Bonaventura era uno ricercatore versatile, proveniente dalla filosofia, la cui strada d'accesso all'università italiana gli è stata preclusa dalla sua appartenenza ebraica. Nel '38, all'uscita del suo libro, con la promulgazione delle leggi razziali, lasciò l'Italia e la città di Firenze dove viveva per Gerusalemme, dove insegnò alla Hebrew University, e dove morirà 10 anni dopo in un attentato.

Con Bonaventura, un tassello essenziale della storia della persecuzione degli studiosi ebrei legati alla psicoanalisi in Italia sotto la dittatura riemerge, permettendoci di mettere in rilievo l'importanza essenziale per l'esistenza della psicoanalisi dello stato di diritto, condizione stessa della pratica freudiana.

1 : D. Meghnagi, "Attualità di un pensiero. Storia di una rimozione", in E. Bonaventura, *La psicoanalisi*, a cura di D. Meghnagi, Marsilio, Venezia 2017, p. VIII.

Enzo Bonaventura et la psychanalyse

Domenico Cosenza

Une piste très intéressante – et pas seulement d'un point de vue historique – a été rouverte récemment concernant les rapports entre la psychanalyse et le judaïsme en Italie. Il faut remercier pour son travail attentif le grand expert italien sur le sujet, le psychanalyste David Meghnagi, qui a sorti de l'oubli le traité *La psicoanalisi (La Psychanalyse)* écrit par un pionnier des études sur la psychanalyse en Italie, Enzo Joseph Bonaventura.

Ce traité avait eu la malchance de sortir en 1938, année au cours de laquelle ont été proclamées en Italie les « lois raciales » édictées par le régime nazi-fasciste. Ces lois ont effectivement introduit dans le droit italien les principes de la persécution des juifs et permis que commence leur déportation en masse, dans la péninsule même. Ce travail n'a donc pas été en mesure de recevoir l'attention qu'il méritait, ce qui ne l'a empêché pas de produire ses effets sur certains élèves illustres comme Silvano Arieti, qui en a fait une sorte d'objet transitionnel, selon Meghnagi, dans son exil aux États-Unis.

La nouvelle édition que vient de publier Meghnagi, chez l'éditeur Marsile à Venise, redonne tout son éclat à l'œuvre d'un savant juif parmi les plus rigoureux de la première génération des lecteurs italiens de Freud. Dans sa préface, Meghnagi le présente ainsi : « Inconnu du grand public et largement ignoré des psychologues et des psychanalystes, Bonaventura a été l'un des savants, des chercheurs les plus importants de la psychologie et de la psychanalyse italienne dans la première moitié du XX^e siècle. Une figure paradigmique qui résume dans son histoire personnelle une tragédie qui a impliqué le monde de la science et la culture italienne à la suite des lois racistes de 1938, en détruisant la fibre » (1).

Lecteur attentif de l'œuvre de Freud et spécialiste de la psychologie expérimentale de son temps, de Wundt à Brentano, mais aussi lecteur assidu des Écritures hébraïques, Bonaventura était un chercheur polyvalent, venant de la philosophie, dont l'entrée à l'université italienne a été empêchée du fait de son appartenance juive. En 1938, à la sortie de son livre, avec la promulgation des lois raciales, il a dû quitter l'Italie et la ville de Florence où il vivait pour se rendre à Jérusalem, où il a enseigné à l'Université hébraïque (Hebrew University), et où il est mort dix ans plus tard dans un attentat.

Avec Bonaventura, un élément essentiel de l'histoire de la persécution des savants juifs liés à la psychanalyse en Italie sous la dictature émerge, ce qui nous permet de rappeler l'importance essentielle pour l'existence de la psychanalyse de l'État de droit, condition même de la pratique freudienne.

1 : Meghnagi D., “Attualità di un pensiero. Storia di una rimozione”, in Bonaventura E., *La psicoanalisi*, a cura di D. Meghnagi, Marsilio, Venezia, 2017, p. VIII.

CORRESPONDANCE

Lettera aperta a JAM 1

Massimo Recalcati

Mio caro maestro

Siete davvero voi? O uno spettro che ritorna, bussando fragorosamente, dopo più di dieci anni, alla mia porta? Non era una storia finita? E' la tenacia maligna dell'odio o, come ci mostra Lacan, l'"ancora" - *encore* - che è invece un nome puro dell'insistenza della domanda d'amore?

Mio caro JAM 1, mio caro maestro, mio caro analista, Lacan sbaglia, credetemi, quando afferma che "ogni vero amore finisce nell'odio". Io lo testimonio: il mio amore per voi non si è trasformato in odio nemmeno di fronte all'odio di JAM 2. Esso resta tenacemente intatto come intatto resta, seppur nel dolore provocatomi dalla violenza di JAM 2, il mio senso di debito verso di voi. Ho consegnato anni fa nelle vostre mani la mia vita. Per molto tempo voi mi avete ascoltato, sostenuto e, infine, salvato. La vostra parola è stata per me una luce che ha aperto mondi. Come posso dimenticarlo?

Voi sapete, caro JAM1, che ancora, ancora oggi, siete l'autore più citato tra i nostri allievi, il più studiato insieme a Lacan? Sapete che avevamo intenzione di invitarvi per festeggiare insieme il decimo anniversario dell'IRPA? Sapete che nei miei libri vi ho sempre citato e omaggiato anche quando in alcuni punti ho preso le distanze dal vostro insegnamento? Sapete che da anni ormai il "mio" Lacan è profondamente diverso dal vostro perché non è il Lacan dell'ontica dell'Uno, ma quello cristiano-kierkegaardiano del desiderio, della testimonianza e del "grande aut aut"? Ma quale saccheggio? Quale furto del pensiero? Chi è la serpe che vi ha indotto queste fantasie? Sapete che proprio in quest'ultimo anno ho dedicato il mio insegnamento allo studio e al commento del vostro ultimo corso sull'*Essere e l'Uno* (2011) che tanto fascino esercita su alcuni tra i miei più giovani e brillanti colleghi? Sapete che l'intervista che avete rilasciata recentemente contro di me è stata ospitata dal quotidiano (*Il fatto quotidiano*) che sostiene in modo militante le ragioni del populismo più radicale in Italia e che non perde occasioni, per infangare, ben oltre il mio nome, il sistema democratico dei partiti? Non siamo forse noi due, io e voi, dalla stessa parte? Non siamo impegnati - in modi differenti certamente, ma ne avremmo potuto discutere - nel costruire una diga democratica all'avanzata del neo-populismo demagogico e reazionario? Sapete che non esiste alcun patto Renzi-Recalcati ma un'amicizia sincera iniziata con la sua lettura del mio *Telemaco*? Voi credete all'amicizia? Ho preso la tessera del PD nel momento più difficile per il centro-sinistra italiano, dopo la sconfitta referendaria quando Renzi era per terra, dimissionario, senza più alcun potere, né nel governo, né nel partito e tutti lo abbandonavano come fosse un "cane morto". Chi me lo ha fatto fare? "Canaglia!", ringhia da dietro di noi JAM 2. Ma se avevo la mia piccola gloria, il mio ricco e fruttuoso orto, i miei libri, il mio successo, la mia celebrità a cui, sempre secondo JAM 2, terrei più della mia vita, da coltivare? Perchè espormi così? Voi, caro maestro, sapete bene che non ho mai avuto paura di spendermi, di rischiare, di

gettarmi nella lotta a corpo perduto. E questo vale per il mio paese ancora di più quando il pericolo, come ricordava Nietzsche, diventa sempre più grande coinvolgendo la vita intera della polis e il suo destino.

Caro mio JAM 1, mio analista caro, sussurrate voi nelle orecchie di JAM 2 che Pasolini è un nome che nella mia storia viene da lontano e che è proprio dalla lingua friulana, da quella lingua antica nella quale da bambino sono stato immerso - la mia *lalangue* materna -, che viene il dono sintomatico della dimensione compulsiva della mia scrittura. Diteglielo voi a JAM 2, diteglielo bene, da dove viene il nome di Pasolini. Parlate a JAM 2 delle adorate campagne friulane della mia infanzia dove, come scrive il poeta, "tra l'erba candida, le saggine e i fiori azzurrini io davo a Cristo tutta la mia ingenuità e il mio sangue". Ricordate? Ricordate, mio caro analista?

Dopo aver letto il passo dove JAM 2 cita mia moglie (sapete bene che è grazie alla mia analisi che ho deposto l'abito del dongiovanni e scoperto la gioia immensa della fedeltà ad una donna come dovreste anche sapere che una sola unghia dei miei figli tanto attesi vale più di tutto il successo di cui io posso godere), lei, che era al mio fianco, è scoppiata a piangere. Le ho chiesto: "Perché piangi?". "L'hai amato così tanto", mi ha risposto.

Come vi dicevo, contestando Lacan, non tutti i veri amori finiscono nell'odio. Il mio ha generato un campo ampio, lo ha espanso, fertilizzato, nutrito, lo ha reso indipendente e liberamente eretico (perché non dite a JAM 2 che voi sapete bene che JONAS non è uscito dalla balena del Campo freudiano, ma da quella (già morta) dell'ABA e che oggi questa creatura non è poi così piccola e insignificante? E che, dopo JONAS, sono nate IRPA e ALI-PSY e che anche loro non sono proprio poca cosa?).

Nella follia amorosa di JAM 2 io voglio leggere sempre la vostra, la stessa che un tempo ho ammirato, ma anche la mia. Siamo uomini di desiderio, di passione, non viviamo di rendita, non siamo servi di nessuno se non della nostra parola. Sappiamo, dunque, bene cos'è l'esposizione dispendiosa e senza limiti della follia amorosa. Ma la mano di JAM 2 ha trasformato questa follia in un odio furioso. Dite allora a JAM 2 che il braccio che si è armato contro di me, come quello del grande Moro di Venezia, è stato, in realtà, armato viscidamente, come sempre del resto, dal suo fedele ufficiale Iago. Insinuazioni, istigazioni, dubbi, perplessità, menzogne hanno infiammato di rabbia l'amore folle di JAM 2. Si può colpire, uccidere, ferire per amore? Quanti Iago vi hanno circondato caro JAM 1, quanti vi hanno davvero saccheggiato in nome della loro fedeltà invidiosa e fanatica? Quanti Cassio sono stati ingiustamente infangati nella famiglia del Campo freudiano? E quante Desdemone sopprese? Come voi sapete ci sono sempre uomini piccoli che vivono alle spalle dei giganti, uomini che servono il loro padrone aspettando solo che muoia.

Caro, carissimo JAM 1, dite, infine, a JAM 2 che io non sono la reincarnazione di Narciso, né di Ercole, né di Candido, né, come una volta voi stesso mi soprannominaste, insieme al mio amico Uberto Zuccardi, di Leonida. No, caro JAM 1. Questo piccolo italiano, figlio di floricoltori di un paese anonimo della pianura padana, cresciuto, come Pierpaolo, nella lingua babelica dei dialetti, che non è, per JAM 2, nulla se non un brillante seduttore (ricordategli, per favore, che sono stato segretario cittadino della SISEP, tra i fondatori della SLP, direttore dell'Istituto freudiano di Milano, membro del primo comitato d'Azione della Scuola Una, tra i primi AME nominati dalla SLP, eccetera, eccetera), ebbene se

dovesse, questo piccolo italiano, essere per forza qualcosa, allora vorrebbe essere, non Narciso, non Ercole, non Candido, non Leonida, ma Davide, colui che sfida il gigante Golia armato solo dalla nuda fede del suo desiderio. Sì, ditegli questo, per favore, che io sono Davide, l'innamorato!

Voi, caro JAM 1 ai miei occhi non siete mai stato una canaglia, ma un maestro e un vero amore. JAM 2 mi accusa di essere una canaglia e lo fa violando spaventosamente il mio segreto di analizzante (nella pagina tra le più nere del lacanismo, Verdiglione aveva fatto di questo un metodo: discreditare pubblicamente gli analizzanti che decidevano di lasciarlo). Dite a lui che per questo che io considero un gravissimo cedimento etico sarà la Legge degli uomini a fare giustizia. Forse in questo modo la pazza e prepotente corsa di Golia cesserà di seminare distruzione e il padre-orco - nell'assordante silenzio che lo circonda - forse imparerà a non azzannare più i suoi figli.

Addio mio caro, carissimo JAM 1 Fedelmente vostro Massimo

Carta a Jam

Marco Focchi

Caro J-A,

La lettera di Massimo si rivolge a lei dandole del “voi” invece che del “lei” come si fa normalmente, come sto facendo io ora. In Italiano questo si usa nel teatro, o in alcuni dialetti meridionali. Ma Massimo, come tiene lui stesso a sottolineare, viene da un paesino della pianura padana. Dunque è il teatro: siamo su un palco da cui è chiamata l’attenzione del mondo per la recita dell’amore perfetto, non incrinato in nessun modo dall’odio. Parlandoci tra analisti, sappiamo bene che questa fissione dell’ambivalenza, dell’*hainamoration* come la chiamava Lacan, questa forzatura che separa l’odio dall’amore produce ricadute come quelle degli *haters* che affliggono la rete. Chi accampa l’amore puro e incorrotto, da qualche parte ha nascosto il coltello affilato di un odio altrettanto puro e non limitato dall’intreccio con l’amore.

Ma siamo sul palco di un teatro, in una recita un po’ retorica, un po’ mielosa, dove la finzione dell’ammirazione per il vecchio maestro non riesce a ingranare bene perché si fa troppo carica, eccessiva, caricaturale.

Noi non abbiamo bisogno di questa recita, e lui lo sa: conosciamo tutti gli apprezzamenti che ha formulato pubblicamente nei suoi confronti, la distanza che ha preso da lei su tutti i piani. Conosciamo la sua intolleranza alle critiche, che si è manifestata apertamente al tempo del dibattito del 2008, pubblicato ne “Il segreto dei lacaniani”, dove è chiaro chi insulta chi. È un libro che riflette un momento caldo di quasi dieci anni fa. Potevamo pensare di esserci lasciati alle spalle le polemiche di quei giorni, mentre vedo che nulla ancora è dimenticato.

È una recita quindi, quella della lettera, che dovrebbe servire a ingannare un pubblico non informato sui fatti. Devo dire che mi sembra anche una recita piuttosto sottotono, soprattutto quando fa leva sul pianto della moglie, come in una sceneggiata dove si fan

piangere gli attori per toccare il cuore degli spettatori. Lo fanno i registi con poche risorse, o con un copione debole.

Ma dentro il miele, condimento con cui tenta di infarinarla, si sente subito il sapore del veleno, il fiele del rancore, il suono stonato del falso, la forzatura di un artificio inconsistente, perché il suo artefice non è più abituato alle smentite. Da quando Massimo ha smesso di confrontarsi con i suoi pari per rimirarsi nel proprio specchio, per raccogliere l'osanna dei conduttori televisivi, dei giornalisti, degli intervistatori radiofonici, da quando il seduttore ha smesso di sedurre dopo aver scoperto l'incantesimo della fedeltà coniugale, ha investito il suo talento sui media, tanto vulnerabili al suo fascino. Ha smesso allora di forgiare i suoi argomenti al fuoco di quella continua conversazione che traversa la nostra comunità, che anima in genere le comunità scientifiche o di pensiero, e si è dedicato allo Spettacolo. Il che gli ha portato fortuna: ha tratto partito dalla lettura di Guy Debord prendendone a rovescio la lezione.

Sul terreno dello Spettacolo è lui Golia, acclamato, coccolato, innalzato a un punto di enunciazione che non ha nessun bisogno di confrontarsi con la verità, come dimostra la sua lettera. Noi siamo piccoli, senza platea mediatica, senza la clava di una grande audience.

È questa la Legge degli uomini con cui la minaccia, è quella spettacolare, dove il filo del vero s'ingarbuglia in modo inestricabile con quello del falso. Non è l'aula dei tribunali. È il palco di un circo pieno di ammiratori, di nani e di ballerine, dove ha tutti dalla sua parte, e la lotta è per lui un gioco. Ma attenzione Golia, perché se Davide trova la fionda giusta (e sappiamo che da sempre chi è Davide la trova) il pubblico è pronto a demolire il suo re travicello per innalzare un nuovo idolo, il prossimo, nella divorazione infinita dello Spettacolo che non può mai fermarsi, che ha sempre bisogno di un altro acrobata che cammini sul filo per poi cadere, di un altro divo da innalzare alle stelle per poi abbatterlo.

Un saluto, caro J-A, con tutta la mia solidarietà

Marco

Raccommode analytique

Fernando de Amorim

Il m'a semblé important dans la logique qui est la mienne - celle d'interroger le discours analytique tout en proposant des solutions - de réagir au *Lacan Quotidien* n° 706.

Dans ce texte, Jacques-Alain Miller écrit : « Il [Massimo] désespérait d'en venir à bout après des années d'analyse... ». Freud écrivait en 1921 dans sa « Psychologie collective et analyse du moi », justement, qu'« on cède d'abord sur les mots et puis peu à peu aussi sur la chose ». Nous y sommes, me semble-t-il. Avec les conséquences qui vont avec. C'est un radotage chez moi que cette interrogation : pourquoi la *psychanalyse* est-elle traitée *d'analyse*, le *psychanalyste*, lui, *d'analyste*, et le *psychanalysant* *d'analysant* ? Le fait même de céder sur ces mots-là nous fait céder inévitablement sur la chose freudienne.

Ce qui s'est passé en Argentine récemment et ce qui se passe aujourd'hui en Italie, est selon ma lecture, le propre de l'usage du *désir de l'analyste*, en lieu et place du *désir*

du psychanalyste. Il me semble important de repenser les écoles psychanalytiques. Repenser non pas à partir du moi, qu'il soit l'*Idéal* du moi ou du *Moi idéal*. Si la persistance du *Ichideal* est moins grave que celle du *Idealich*, cela ne règle pas l'affaire de ses conséquences pour la formation du psychanalyste et pour la transmission de la psychanalyse. Ces deux voies restent moïques, donc imaginaires.

J.-A. Miller écrit : « Lui, Massimo, se sentait capable de faire beaucoup mieux ». La fonction d'un psychanalyste n'est pas de faire mieux que celui qui a assuré sa psychanalyse mais de travailler comme celui-ci qui l'a fait dans la conduite de sa cure pour transmettre la psychanalyse. Ce que je constate depuis Freud, c'est que cette entreprise a toujours échoué. Et c'est en ce sens-là que je demande régulièrement à Jacques-Alain Miller de faire quelque chose de son vivant pour que la psychanalyse puisse être transmise selon le désir de Freud. Cette transmission ne peut se faire que si nous essayons de museler le moi de l'analyste. Comment faire ? En le renvoyant sur le divan car, quand il n'est pas muselé - et l'usage du mot ne peut être que celui-là -, il, le moi, devient enragé.

L'« admiration de Massimo pour le savoir de Jam n'allait pas sans mépris » ce qui constitue la preuve même d'une relation que Lacan avait appelée imaginaire. Une psychanalyse ne peut pas arriver à son terme sans que cette relation imaginaire soit définitivement abandonnée. Il nous faut un *Alea jacta est*, il nous faut une traversée du Rubicon, pour que nous puissions savoir que l'éthique de la psychanalyse, l'autre nom de la castration, est installée définitivement. Il faut cette exigence dans la conduite d'une psychanalyse de ce que le moi ne pourra plus revenir faire ses choux gras sur le dos de quiconque. Si nous n'avons pas cette exigence psychanalytique, l'analyste sera régulièrement obligé de faire du raccommodage analytique. C'est ce que Jacques-Alain Miller fait régulièrement dans sa position d'analyste. Lui qui n'a pas poussé, comme Lacan, sa psychanalyse jusqu'au bout, lui qui n'a pas poussé son doctorat jusqu'au bout après la mort de son directeur de thèse Michel Foucauld, ne prend pas soin des jolis noms et des jolies choses que son désir a créé, comme l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP), « seconde organisation internationale dans le monde après celle créée par Freud ». Et qui est fruit de son désir.

J'invente ici un dialogue :

- Comment, blanc-bec, oses-tu dire que je ne prends pas soin ?
 - Il faut veiller à séparer l'ivraie du blé (Mathieu 13 ; 25). Et ça se fait à la main. Pas par procuration.
-

A Library for Heretics

by Jam



1. Jacques-Alain Miller : *Erasme*, « *a certain chic* »

Une fois terminée ma lettre sur la nymphe, je me suis souvenu que j'avais écrit jadis un petit texte sur Erasme à l'invitation du Monde, qui mettait en vente 20 livres de philosophie dont l'Éloge de la folie et autres textes. D'après les archives du journal, sa publication date du 19 juin 2008. Il n'avait pas de titre ; la rédaction avait mis : « Erasme, une révolution culturelle en douceur ». Le voici, tel quel.

Quelle est la place d'Érasme et de son œuvre dans votre itinéraire intellectuel ?

Il est de mon jardin secret. Constante dilection. Je pourrais dire comme Wallace Stevens, le poète américain : « Ce que j'aime chez Érasme, c'est un certain *chic* » (« *chic* » en français). Depuis ma classe de quatrième - j'avais douze ans - qui m'apprit et son nom et sa gloire, je suis resté curieux de ce prodigieux touche à tout, érudit errant qui était partout chez lui en Europe, avec son petit matériel portable de lecture et d'écriture. Son principat médiatique dans la République des lettres (il régna sur l'imprimerie) fut long d'un quart de siècle. Son œuvre est « l'épitomé », l'abrégé de la culture d'Occident, son nœud, le grand réservoir où tout conflue et d'où tout procède.

Que de tours de passe-passe ! Il vire au compte de l'Europe du Nord l'héritage de la Renaissance italienne, dévalise toutes les bibliothèques de l'Antiquité, transfuse la sagesse des païens dans la chrétienté, fait copuler (*copulare*) la piété avec les lettres classiques, mêle joyeusement le sacré et le profane, détrône la logique scolastique pour installer à sa place l'éloquence, enseigne enfin aux élites un *lifestyle* inédit, des manières de table à toutes les façons de bien dire, car ce grand maître du signifiant, merveilleux rhéteur, éditeur, traducteur, jongleur de mots, est aussi le prince des semblants et l'arbitre des élégances. Bref, de la philologie il fait naître l'Homme de « l'humanisme » (le mot est du XIX^e siècle), parfait homme du monde, lettré mais amateur, aussi opportuniste qu'universel.

Cette révolution culturelle toute en douceur se répandit sur l'Europe comme un parfum. Quand vint son moment violent, le patatras de la Réforme, Érasme n'en fut pas. C'est bien lui qui « avait pondu l'œuf que Luther fit éclore » (Frances Yates), mais il n'était pas de ceux qui vocifèrent : « La vérité ou la mort. » Il préférait la vie, fût-elle amputée de la vérité, car il ne mettait rien au-dessus de la paix (qu'il fit parler dans sa *Querela Pacis*).

C'est ici qu'Érasme a sa place avec Luther dans mon théâtre mental, le dialogue intime d'un psychanalyste qui fut « mao » en son jeune temps : quel est le bon usage de la vérité ? La pousser jusqu'à ses conséquences ultimes ? Ou la modérer, l'amortir, l'amadouer ? Pour le philologue, la vérité ne pouvait être qu'un effet de signifiant, un pur semblant. C'est sans doute ce que l'on appelle la sagesse. Se pourrait-il que le monde fût sans réel ?

Quel est le texte d'Érasme qui vous a le plus marqué, nourri, et pourquoi ?

Nourri ? Mais comment donc ! L'œuvre d'Érasme est un immense garde-manger. Plus de 4 000 adages, par exemple, qui sont autant de « *gemmulae* », de petites pierres précieuses, extraites des auteurs gréco-latins. Le recueil, qui fut le *best seller* du temps, est conçu non pour être dévoré, mais pour qu'on y picore. Chaque sentence scintillante, ou maxime obscure, ou plat proverbe, donne matière à un essai qui pétille d'esprit, et plus leste que Montaigne, pris à la glu de son moi. « Ici, tout est substance, tout est perle », comme dit Lacan de Freud. De ce livre des *Adages*, on croirait volontiers que, tel l'Aleph de Borges, il est le miroir infini du monde. Il a fourni en lieux communs tous les lettrés des Temps modernes.

Il y a les *Colloques*, scénettes charmantes où le concept se fait chair, mais aussi manuel de théologie familiale. Il y a la *Correspondance*, où il conserva les lettres enflammées qu'il adressa adolescent à un moine de son âge : était-il homo ? Tout indique en tout cas qu'il n'était pas névrosé, et qu'il ne fut jamais encombré par l'objet féminin. C'est dans une bouche de femme précisément qu'il place son *Éloge de la folie*.

Comme tout le monde, c'est par là que je suis entré dans Érasme. Et c'est par là qu'il reste dans le public, comme Voltaire par *Candide*. D'abord je l'ai lu comme je lisais *Le Neveu de Rameau*. Mais Diderot distribue l'énonciation à deux mâles, le fou et le sage, tandis qu'Érasme installe folie et sagesse sur un tourniquet unique où elles échangent incessamment leurs places jusqu'à se nouer l'une à l'autre. L'*Éloge* a évidemment la structure de la bande de Moebius (bande tordue à un seul bord), et on ne peut l'orienter : l'envers et l'endroit ne font qu'un. La Folie n'a pas de contraire.

Faire thèse de l'universalité de la folie ne pouvait ouvrir que sur le paradoxe. Le scolastique se cassait la tête sur les sophismes. Érasme, lui,

démontre en acte que le « Je mens » récusé par la logique, l'éloquence le rend parfaitement soutenable. C'est ainsi que l'*Éloge de la folie* est porté par la verve d'un triomphal, d'un inexpugnable « Je déconne à pleins tuyaux ».

Voilà qui du Logos révèle la vérité : le langage a été donné aux hommes pour dire des bêtises. Et si Dieu est langage, eh bien, allons jusque là : Dieu est fou. *Stultitia Dei*. Le mot est dans saint Paul (*Corinthiens*), il est repris dans l'*Éloge*, il est confirmé par Érasme dans ses *Annotations sur le Nouveau Testament*. De garant du langage il n'y a pas. Et c'est pourquoi il est nécessaire qu'à la fin de l'*Éloge* tout s'efface.

Pourquoi cette déclamation, petit exercice qui n'est pas sans modèle antique, fit-elle d'emblée sensation, et demeure-t-elle la plus précieuse des gemmes érasmianes ? C'est qu'elle est bien plus qu'une satire du monde comme il va : elle passe les limites du discours universel, elle introduit un mode de dire inouï. Y voir une anticipation sensationnelle de l'association libre, est-ce excessif ? Pourtant, être en analyse, qu'est-ce d'autre que d'avoir licence de déconner ? Il s'y ajoute seulement « un auditeur qui a de la mémoire ». Est-ce par hasard si Lacan parodia le *Stultitia loquetur* dans sa prosopopée fameuse « Moi, la vérité, je parle » ? Et si on lit dans son tout dernier écrit : « Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant » ?

Selon vous, où cet auteur trouve-t-il aujourd'hui son actualité la plus intense ?

Vous voulez rire ? Érasme est partout dans notre culture, mais à très basse intensité. Je dirais aussi bien qu'il n'est nulle part, car de ce qui allait être le discours de la science, il n'avait pas la première idée. L'homme de l'humanisme est mort, reste son fantôme, qui hante les Académies. De temps à autre, le nom d'Érasme sert de cache-misère à nos élites européennes : elles lui font dire en général des fadaises. Non, l'actualité intense d'Érasme, il faut la chercher chez les siens, dans le peuple des érudits. À quel titre est-il dans la série de vos philosophes ? L'*Éloge de la Folie*, c'est de la « philosophie du Christ » ? Mais on l'a toujours lu plutôt comme de l'anti-philosophie. Était-ce subversif ? Allons donc ! Ce discours a été fait pour vacciner : c'est mardi gras, on ouvre les vannes, puis tout rentre dans l'ordre. Seulement, comme nous sommes tous beaucoup plus fous que jadis, comme c'est mardi gras tous les jours, ça ne fait plus ni chaud ni froid.

AUJOURD'HUI

Si j'avais à reprendre le sujet d'Erasme (et rien ne m'empêche de le faire sur le champ que le manque de temps), j'examinerai qui de lui ou de Luther est le véritable hérétique selon mon cœur ? Je livre la réponse : c'est lui.

Luther est l'homme d'un acte dont les conséquences sont encore avec nous, plus actives que jamais, 500 ans plus tard. On ne peut en dire autant de Lénine que Lacan jadis me donnait pour modèle si je voulais persévérer dans mon gauchisme. Luther est l'homme d'une cause, souligne Zweig dans son livre toujours si prenant qui nous peint par contraste un Érasme « prudent » (non pas au sens d'Aristote, mais au sens commun), timoré, jaloux toujours de tirer son épingle du jeu (« se compromettre ne fut jamais le fait du prudent Érasme ») et qui évite de « répondre clairement par un oui ou un non ». Il est pâlichon auprès d'un Luther furieux, révolutionnaire à l'audace dantonienne (digne d'un Danton).

Je m'inscris en faux contre la construction du Viennois. La mienne serait toute différente : Luther est l'hérétique devenu hérésiarque, c'est donc un renégat de l'hérésie, le suppôt d'une orthodoxie nouvelle, plus féroce que l'ancienne, tandis qu'Érasme est l'hérétique fidèle à l'hérésie, l'hérétique inflexible. Puisque je retourne à Turin pour un « séminaire de politique lacanienne » le 8 juillet prochain, peut-être aurai-je le loisir d'étayer mon propos.

VARIA

- J'ai omis hier le nom de l'auteur de *A Social History of Truth* : c'est Steven Shapin.
- J'ai envie de signaler sur Érasme deux articles mémorables de Jean-Claude Margolin, « Érasme et la psychologie des peuples », qui mentionne son antisémitisme, et « Érasme et la France » in *Érasme : Une abeille laborieuse, un témoin engagé*, éd. Paradigme, Caen, 1993.
- Alexandre Adler m'a téléphoné pour me dire que Blandine avait décidé de donner son soutien à la pétition Pasolini, Nora Gründler pour m'assurer que Georges-Marc Benamou signait « des deux mains ». Voici donc d'anciens féaux de Mitterrand, Chirac et Sarkozy ralliés à la farouche indépendance de la

République des Lettres nouvelle édition. Bonne fille, elle vous accueille à bras ouverts. Je plaisante.

- Je remercie Alexandre de m'avoir donné le téléphone de Marc Fumaroli. Mais il est sur répondeur. Qui peut m'aider à contacter le Prince ?
- J'ai pu joindre ce matin un certain nombre d'amis dont la plupart étaient partants sur le champ pour réunir et animer des sociétés sœurs des *Conversations du Jardin du Luxembourg*. Ce sera à Turin l'*Accademia torinese*, animée par Rosa-Elena Manzetti. À Rome, nous aurons, à l'exemple des *Tusculanes*, les *Romanae Disputationes* sur lesquelles veillera Antonio Di Ciaccia. Milan sera stendhalien : *Cristallizzazione milanese*, de Marco Focchi. Attendons Bologne. Barcelone aura son *Ateneo catalan*, avec Miquel Bassols. Madrid médite. Genève et Gand consultent. Bruxelles a choisi *La Compagnie d'Érasme*, dirigée par Alexandre Stevens. À Vienne, ce sera *Humanismus an der Wien*, animé par Gil Caroz et Avi Rybnicki. En Allemagne : néant ?
- Retour en France : à Marseille, avec Hervé Castanet, ce seront *Les Rencontres de la Corniche*. Castanet fait déjà ça depuis longtemps dans la région, dernièrement avec Daniel Mesguich autour du livre des *Estuaires* que celui-ci vient de publier chez Gallimard.
- Amérique latine. J'ai écrit à Jorge Forbes pour São Paulo. Il me répond, « de confiance » : *Conversas de São Paulo*. German Garcia pour Buenos Aires sera-t-il d'accord ? Tout cela démarre sur les chapeaux de roue. Donc c'est un peu jeune (un jour !), et il nous reste à faire nos preuves. Nous ne parlerons pas encore de « République des Lettres », mais du *Canal du 1, avenue de l'Observatoire*. Bien entendu, il serait vain de penser que demain notre République des Lettres sera le genre humain, comme dans « L'Internationale » ou dans le conte de Borges, « *Le Congrès* ». Tout cela reste affaire de goût, et dans le goût, la guerre fait rage. Sollers plus vrai que Kant.
- Sollers justement. Après *Marc Fumaroli sur la République des Lettres*, je verrai bien une *Conversation avec Philippe Sollers sur la Guerre du Goût*. Il a doctriné de tant de choses qu'il faudra réunir bien des compétences pour lui tenir tête, de Dante à Joyce, et avant et après. Jacques Aubert voudra être de la partie, je l'espère. En troisième, un homme de science : Cédric Villani ? Arnold Munnich ?

- J'ai donné à lire ma sorte de sotie sur Érasme. J'ai bien envie de livrer demain une « Politique de la conversation » due à un érudit français, qui m'est revenue en mémoire cet après-midi. Est-ce encore la République des Lettres les salons du XVIII^e ? Fumaroli, si je le comprends bien, dit : certainement pas. Conversation n'est pas érudition, il a raison. Mais l'érudition sans la conversation, ce n'est souvent que « micrologie », il le sait fort bien. Donc, qu'on ne compte pas sur moi pour lui reprocher de dédier à Liliane de Rothschild *Quand l'Europe parlait français*. Pour un érudit, fréquenter les barons et les duchesses, c'est vital. Sur la micrologie, voir de Pascale Hummel, *Mœurs érudites. Étude sur la micrologie littéraire (Allemagne, XVI^e-XVIII^e siècles)*, Genève, Droz, 2002. J'ai jadis évoqué ce livre lors d'un colloque du site OEdipe sur les Séminaires de Lacan.

- Pourquoi ne pas continuer à donner ici des textes propres à instruire les hérétiques, pour autant que cette noble ambition ait un sens ? « *A Library for Heretics* » Puisque j'ai renoncé à Turin à donner une essence à l'hérétique, je me dois de donner à la place des exemples, voire des paradigmes.

- « *A Library for Heretics* ». Pourquoi cette expression m'est-elle venue, et en anglais ? ... J'y suis. Il y a, derrière, *The School for Scandal*, de Sheridan, lue au lycée. Et aussi *A School for Scoundrels*, le film de Robert Hamer, vu jadis en Angleterre, *L'Académie des coquins*. Voilà qui promet !

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Chroniqueurs

(à venir)

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.